

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 49

Montréal, Jeudi, 6 Décembre 1883.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Etude sur Angéline de Montbrun, par l'abbé H.-R. Casgrain.— Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—A Alexandre Dumas, père, par Jean Richepin.— La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.— Choses et autres.—Poésie : Un trop beau rêve, par Gontran.—Le Moulin rouge (suite).— Nos gravures : L'aérostat dirigeable électrique; l'ouragan de la Martinique. Sciences.—Nécrologie.—L'éponge.— Nouvelles diverses.—De tout un peu.—Recette pour avoir la paix au logis.—Les échecs.

GRAVURES : L'aérostat dirigeable électrique, de MM. Albert et Gaston Tissandier.—Alexandre Dumas père et fils.—Ouragan à la Martinique.

ÉTUDE

SUR

ANGÉLINE DE MONTBRUN (1)

Il y a deux ans, la *Revue Canadienne* de Montréal (juin 1881) entreprenait, sous le titre d'*Angéline de Montbrun*, la publication d'un roman canadien qu'on disait une œuvre fort remarquable. La curiosité publique fut vivement piquée par l'annonce que ce roman était dû à une femme, dont le nom véritable commençait à se faire jour à travers le pseudonyme de Laure Conan, derrière lequel s'abritait l'auteur.

C'était une nouveauté dans notre littérature toute nouvelle : jusque-là les hommes seuls y avaient eu le droit de cité. Pour la première fois une femme venait y réclamer sa place ; et, disons-le de suite, elle en a fait la conquête avec un talent qui ne peut être méconnu. Et cette place lui restera, car le suffrage des meilleurs juges la lui assure.

Cependant, tandis que tout le monde privément fait l'éloge d'*Angéline de Montbrun*, qu'on se passe l'ouvrage de main en main, qu'on l'apprécie en petit comité, que même on le cite dans des livres d'une haute portée historique, personne, parmi nos auteurs qui font autorité, n'en a publié, que je sache, de critique sérieuse.

Je dois dire, avant d'entrer dans cette étude, qu'à l'endroit des romans, en général, je suis de l'opinion d'Eugénie de Guérin, dont le grand sens catholique lui faisait dire : " Les romans ne m'intéressent guère, jamais ils ne m'ont moins touchée... J'ai peur de ce dérangement moral qui fait le roman et qui en détruit le charme pour moi. Je ne puis toucher ces livres que comme à des insensés... De tous les romanciers, je ne goûte que Scott. Il se met, par sa façon, à l'écart des autres et bien au-dessus. C'est un homme de génie et peut-être le plus complet, et toujours pur. On peut l'ouvrir au hasard, sans qu'un mot corrupteur étonne le regard (Lamartine). L'amour, chez lui, c'est un fil de soie blanche dont il lie ses drames." Eugénie de Guérin ajoute ailleurs en parlant d'un roman : " J'y trouve un genre perfide : c'est de parler vertu, c'est de la mener sur le champ de bataille en épaulettes de capitaine pour lui tirer, sous les yeux de Dieu, toutes les flèches de Cupidon."

Toutefois il serait injuste d'appliquer cette théorie à tous les livres d'imagination. *Fabiola*, du cardinal Wiseman, et bien d'autres du même genre qu'on pourrait citer, sont des romans, mais aussi d'excellents livres, dont la lecture saine et fortifiante est un attrait pour l'esprit, un aliment pour le cœur, une grâce pour l'âme.

C'est à ce genre d'ouvrage qu'appartient *Angéline de Montbrun*. Après l'avoir lue, on est touché, attendri, édifié ; on se croit plus loin de soi-même et plus près de Dieu, on se retrouve meilleur. On se sent pris de reconnaissance pour M^{lle} Laure Conan, qui nous a procuré ce plaisir inattendu.

En un mot, c'est un livre dont on sort comme d'une

église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clartés et les vêtements tout imprégnés d'encens.

Cette Angéline est un ange et la plume qui nous l'a révélée semble avoir des ailes. Ceux qui n'ont pas lu le livre croiront que j'exagère : à ceux-là je répondrai, comme la voix mystérieuse à Augustin : " Prenez et lisez." Lisez ces pages, et si vous êtes accessible à ce qu'il y a de vraiment exquis dans le sentiment, à ce qu'il y a de plus délicat et de plus pur dans les tendresses du cœur, vous serez séduit ; vous resterez sous le charme.

On a dit que parfois les fauvelles choisissent, pour cacher leurs nids, les plus âpres rochers. Si vous connaissiez l'endroit où réside Laure Conan, vous diriez : C'est bien là le nid de fauvelles parmi les rochers ! Cette voix si douce, si mélancolique dans ses recherches de l'idéal, chante parmi les sauvageries d'une nature tourmentée : une vaste anfractuosité taillée dans les Laurentides, d'où tombe une rivière torrentielle dans le fleuve qui, là, prend quasi les airs d'une petite Méditerranée, si bien que les habitants de ces rivages, en parlant de lui, disent : la mer.

A part un ou deux mois de l'été où ce Biarritz canadien voit affluer les touristes, qui viennent s'y livrer aux plaisirs de la chasse, de la pêche et des bains de mer, c'est un coin retiré du monde où la société n'est autre que celle d'un village ordinaire, loin des voies ferrées, monotone et inanimé, où l'on mène ce qu'on appelle en France la vie de province.

La maison paternelle de M^{lle} Laure Conan ne se distingue en rien des modestes résidences de nos campagnes. Assise au pied des Caps, à quelques pas du chemin du roi, elle regarde la mer, dont les évaporations salines l'enveloppent souvent, en automne, de ces buées blanches que l'imagination d'Ossian transformait en légions de fantômes se livrant sans cesse des combats, autour de ces chères montagnes d'Ecosse.

Outre cette physionomie pittoresque, un souvenir préhistorique (chose extrêmement rare en notre pays) se rattache à cet endroit. La maison est située à quelques pas de ces étranges et mystérieux monticules dont la forme et la symétrie accusent un travail humain et que l'on croit être des tumuli indiens, quoiqu'ils n'aient jamais été soumis aux investigations des archéologues.

Fille de cultivateur, l'auteur d'*Angéline de Montbrun* descend de ces rudes colons normands, bretons ou poitevins, aux poignets solides comme des nœuds d'érable, au courage plus solide encore, qui sont venus ici se tailler, dans la forêt, de ces terres que nous nommons aujourd'hui des biens de famille et qu'on prendrait en Europe pour des fiefs.

La mort, qui a moissonné de bonne heure sous ce toit, a entravé les soins de la culture et diminué les gerbes dans les champs : la médiocrité a remplacé l'aisance.

Quelques années de couvent aux Ursulines de Québec ont seules fait époque dans l'uniformité de sa vie sans incident. Les soins du ménage, les exercices de piété et de fortes études poursuivies avec une régularité monastique, ont partagé le reste de ses jours.

On ne la voit guère hors du logis que pour de rares visites d'amitié ou pour se rendre aux offices divins, cheminant le long de la grève et toujours simplement vêtue. C'est ainsi que je me figure Evangéline, pensive et recueillie, son livre à fermoir à la main, se rendant, le dimanche, à l'église de Grand-Pré.

L'auteur d'*Angéline de Montbrun* n'est plus jeune : quiconque a lu son livre l'a deviné peut-être. On n'arrive guère à cette maturité du talent qu'à la maturité de l'âge. A plus d'une page du livre, on se demande même si c'est bien là l'œuvre d'une femme : cette plume est si virile ! Mais à la page suivante, la femme se révèle à cette sensibilité incomparable, à ce je ne sais quoi d'aérien, d'éthéré, dont l'homme ignore le secret.

On s'aperçoit que le cercle de ses lectures n'est pas étendu, mais excellent. Certains grands classiques lui sont familiers et l'histoire fait ses délices. Ses auteurs favoris sont : Bossuet (elle possède son Bossuet, j'en suis sûr, mieux qu'aucun de nos hommes de lettres), Fénelon, Lacordaire, Lamartine et Eugénie de Guérin.

Tout de fantaisie qu'il soit, un livre comme *Angéline de Montbrun* ne saurait s'écrire sans ces études opiniâtres. La pensée en est trop relevée, le style trop choisi ! Sans dessein prémédité, par cette intuition naturelle aux intelligences de son sexe, elle a deviné le genre du roman moderne qui en fait la supériorité : l'étude plus achevée des caractères et des situations, l'analyse d'une âme, la perfection de la forme se déployant au milieu des événements les plus simples, et tout cela sans rien du fracas et des grandes intrigues qui caractérisent l'ancienne manière.

La trame d'*Angéline de Montbrun* est si fine et légère que je n'essaierai pas de la détacher des milles réflexions, peintures et péripéties diverses sous lesquelles elle se cache pour la mettre à nu. Cela, je crois, échappe à l'analyse. Tout est dans cet art délicat qui crée de rien, dans ces doigts de fée qui peuvent tisser des fils de la Vierge.

Avec toutes ces qualités, le roman d'*Angéline de Montbrun* n'est pas sans défaut : il y a un trop grand nombre de citations, de réminiscences, amenées presque toujours, je l'avoue, avec infiniment de naturel et d'à-propos, mais qui ne laissent pas de sentir la recherche, je ne dirai pas le pédantisme, car rien n'est plus éloigné de l'esprit de l'auteur. On aimerait à l'écouter plus souvent seule.

M^{lle} Conan, j'y insiste, se souvient plus qu'il ne faut de ses lectures. Son esprit est encore trop chez les autres ; elle n'est pas assez elle-même. Ce ne serait pas pardonnable après des années d'expérience littéraire, mais cette timidité, cette défiance de soi-même, je dirais presque cette gaucherie naïve, est un charme dans un premier essai. L'oiseau qui sort du nid voltige ainsi, et se repose de branche en branche avant d'oser prendre son essor. Qu'elle ose prendre le sien, et elle aura des coups d'aile qu'elle ne soupçonne pas, qui surprendront même ses admirateurs et qui lui vaudront ses meilleurs succès.

Le plus grave inconvénient de sa manière actuelle, c'est qu'elle donne à son livre une physionomie trop européenne. Sa pensée habite plus les bords de la Seine que ceux du Saint-Laurent. On regrette de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes, telles que celle du pèlerinage d'*Angéline* au tombeau de Garneau. Notre littérature ne peut être sérieusement originale qu'en s'identifiant avec notre pays et ses habitants, qu'en peignant nos mœurs, notre histoire, notre physionomie : c'est sa condition d'existence.

Angéline de Montbrun est évidemment une sœur d'Eugénie de Guérin, et a vécu dans l'intimité d'Alexandrine de la Feronnays. Cette parenté et ce voisinage sont charmants, mais combien elle y gagnerait aux yeux de tous les lecteurs canadiens si elle descendait en ligne directe de M^{lle} de Verchères ou de madame de la Tour ? Elle est bien la petite nièce du chevalier de Lévis, mais elle ne nous parle pas assez du vainqueur de Sainte-Foye, ni de sa noble famille, ni des braves miliciens qui sont tombés à ses côtés, ni de ce que sont devenus leurs petits-fils qui peuplent aujourd'hui nos campagnes.

Cependant, n'oublions pas que les lettres qui forment le livre d'*Angéline de Montbrun* sont des prémices : c'est un bel oranger chargé de fleurs ; laissons mûrir les pommes d'Hespérides.

Laure Conan pouvait difficilement rêver un plus heureux début.

En attendant d'autres révélations de son talent, jouissons de ce qu'elle nous donne aujourd'hui.

Ici, il faudrait multiplier les citations : mais je ne puis que détacher, en passant, quelques fleurs. Encore y perdent-elles à être cueillies : elles sont si bien distribuées par l'habile jardinière ! Elles demandent à être vues et admirées sur pied dans son parterre de Valriant.

Voici d'abord comment elle descend en elle-même, pendant que ses regards se tournent vers la nature qui l'environne. Elle a parfois des réflexions qui étonnent par leur profondeur et que ne désavoueraient ni Eugénie de Guérin ni madame Swetchine.

" De ma fenêtre, j'ai une admirable vue du fleuve. Vraiment, c'est l'océan. Je ne me lasse pas de le regarder. J'aime la mer. Cette musique des flots jette un velours de mélancolie sur la tristesse de mes pensées,

(1) Cette étude avait été préparée pour être lue dans une séance de la Société Royale qui devait se tenir au commencement du mois de novembre de cette année (1883), mais qui n'a pas eu lieu.

car je vous l'avoue, j'ai des tristesses, et volontiers je dirais, comme je ne sais plus quelle reine : " Fi de la vie ! " Pourtant, je n'ai aucun sujet réel de chagrin, mais vous le savez : " On cesse de s'aimer si personne ne nous aime. " Il fait un vent fou. La mer est blanche d'écume. J'aime à la voir troublée jusqu'au plus profond de ses abîmes. Et pourquoi ? Est-ce parce que la mer est une des plus belles œuvres de Dieu ? Ou plutôt, n'est-ce pas, comme on l'a dit bien des fois, parce qu'elle est l'image vivante de notre cœur ? Qu'est-ce que la tempête arrache aux profondeurs de la mer ? Qu'est-ce que la passion révèle de notre cœur ? La mer garde ses richesses et le cœur garde ses trésors. Il ne sait pas dire la parole de la vie ; il ne sait pas dire la parole de l' amour, et tous les efforts de la passion sont semblables à ceux de la tempête qui n'arrache à l'abîme que ces faibles débris, ces algues légères qu'on aperçoit sur les sables et sur les rochers mêlés avec un peu d'écume."

Je voudrais pouvoir citer d'autres passages comme celui-ci, qui feraient voir par quel côté Laure Conan se rattache à cette douce et sympathique école des Laktistes, filles comme elle des montagnes, des lacs et des grèves, et dont on retrouve, dans plus d'une de ses pages, les tendances idylliques et le spiritualisme affiné. Amante des heures calmes, comme les poètes du foyer, des plaisirs intimes de la famille et de tout ce qui se dégage de poétique de la flambée de l'âtre, aussi bien que du rayonnement d'un beau soleil parmi les beautés sylvestres et les senteurs germinales, elle les répercute admirablement dans son âme et sous sa plume. Ceci explique pourquoi elle a trouvé un si vif écho dans les imaginations impressionnables comme la sienne, mais qui n'ont pas, aussi bien qu'elle, la faculté de traduire leurs impressions et leurs transports intérieurs.

Avec sa nature d'artiste, elle ne comprend pas la vie sans cette poésie. Il lui faut, comme aux disciples de Galilée, après les pénibles journées de Génésareth et les nuits sur la barque avec les filets, il lui faut le Carmel et les béatitudes sur la Montagne et le Thabor. C'est en partie dans ce sens qu'elle a compris et choisi pour épigraphe ce mot de Lacordaire : *Avez-vous cru que cette vie fût la vie ?*

" Je sais, dit-elle, que le mot d'exaltation est vite prononcé par certaines gens. Angéline, êtes-vous comme moi ? Il existe sur la terre un affreux petit bon sens, horriblement raide, exécrablement étroit, que je ne puis rencontrer sans éprouver le besoin de faire quelque grosse folie. Non que je haïsse le bon sens, ce serait un triste travers. Le vrai bon sens n'exclut aucune grandeur. Régler et rapetisser sont deux choses bien différentes. Quelle est donc, je vous prie, cette prétendue sagesse qui n'admet que le terme et le tiède, et dont la main sèche et froide voudrait éteindre tout ce qui brille, tout ce qui brûle ? "

M^{lle} Conan est là tout entière, avec son esprit bien balancé qui règle tout et ne rapetisse rien.

Il faut lire la lettre de M. de Montbrun à Maurice Darville pour connaître la haute raison de cette fille des champs, qui a deviné le monde plus qu'elle ne l'a connu, pour comprendre son admirable idée du devoir.

On dit que les femmes raisonnent moins avec leur tête qu'avec leur cœur : s'il en est ainsi de M^{lle} Laure Conan, elle raisonne mieux avec son cœur que bien des hommes avec leur tête.

C'est une nature éminemment oétique, mais non moins éminemment pratique : une merveilleuse harmonie de l'imagination et du bon sens, du sentiment et de la raison. Quand même elle ne dirait pas qu'elle a souffert, son livre nous le révèle. Elle a passé à travers les ronces de la vie et a senti, c'est elle-même qui le dit, *combien le cœur est lourd à porter quand il est vide*. Ce qu'elle sait de la vie, elle l'a appris à l'école de l'épreuve.

Il y a des larmes sur les ailes de ce papillon.

Il y en a aussi dans la destinée d'Angéline de Montbrun. C'est une peinture vraie de la vie réelle.

Après une enfance et une jeunesse sans nuage, aimante et aimée, au moment où l'avenir lui ouvrait des perspectives éblouissantes, elle voit tout à coup s'écrouler les grands bonheurs de sa vie et se creuser devant elle une tombe où s'engouffrent à la fois le plus aimé des siens, et son avenir et sa beauté. Elle y tombe à genoux et ne cherche désormais d'espérance qu'au ciel. Le Valiant est devenu le Val des soupirs.

Malgré les protestations de Maurice Darville, elle n'ose plus croire à son attachement et s'isole de lui comme du monde. Elle ne veut plus d'autre confident de sa douleur et de ses déceptions que ce témoin muet à qui l'on peut tout confier, qui retient tout, qui souvent console mieux qu'un ami, un journal enfin, quelques feuilles volantes, éphémères comme celles qui tombent de l'arbre et auxquelles pourtant on s'attache, comme à un être vivant. Son journal devient le seul compagnon de sa vie. Elle y verse toutes ses larmes, ce sang du cœur, comme les appelle je ne sais plus quel auteur. Elles y tombent goutte à goutte, elles s'y condensent, elles s'y cristallisent, elles font revivre les objets aimés, tout ce qui n'est plus. Et de tous ces cris de l'âme, de toutes ces larmes, de tous ces sanglots,

elle fait un bouquet de myrrhe qu'elle offre en chrétienne sur l'autel de la résignation. Cette lecture est navrante, mais elle n'est pas énervante : c'est un *Jardin des Olives*, où l'ange est descendu qui console et conforte. Je n'en veux citer qu'une page, une perle de sentiment :

" Comme on reste enfant ! Depuis hier, je suis folle de regrets, folle de chagrin. Et pourquoi ? Parce que le vent a renversé le frêne sous lequel Maurice avait coutume de s'asseoir avec ses livres. J'aimais cet arbre qui l'avait abrité si souvent... "

" Cet endroit de la côte d'où l'on domine la mer lui plaisait infiniment, et le bruit des vagues l'enchantait. Aussi, il y passait de longues heures. Il avait enlevé quelques pouces de l'écorce du frêne et gravé sur le bois, entre nos initiales, ce vers de Dante :

Amor ch'a millo amato amar perdona.

" Amère dérision maintenant ! Et pourtant, ces mots gardaient pour moi un parfum du passé. J'aurais donné bien des choses pour conserver cet arbre consacré par son souvenir. La dernière fois que j'en approchai, une grosse araignée filait sa toile sur les caractères que sa main a gravés, et cela me fit pleurer. Je crus voir l'indifférence hideuse travaillant au voile de l'oubli. J'enlevai la toile, mais qui relèvera maintenant l'arbre tombé, renversé dans toute sa force, dans toute sa sève ? "

" Le cœur se prend à tout, et je ne puis dire ce que j'éprouve en regardant la côte. Je n'aperçois plus ce bel arbre, ce témoin du passé !... "

" Mon Dieu, qu'est devenu le temps où je vous servais dans la joie de mon cœur ? Beaux jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ? Alors le travail et mes jeux prenaient toutes mes heures. Alors je n'aimais que Dieu et mon père. C'étaient vraiment les jours heureux ! O paix de l'âme ! O bienheureuse ignorance des troubles du cœur ! Où vous n'êtes plus, le bonheur n'est pas ! "

La littérature canadienne, si je ne m'abuse, n'a point produit de page plus émue. S'il est vrai de dire, avec Horace :

Si vis me flere, primum ipsi tibi,

la main qui a écrit ces lignes a dû trembler d'émotion pendant qu'elle les traçait sous le souffle de l'inspiration ; car il faut ressentir soi-même ces grands troubles du cœur, pour les rendre avec tant de vivacité. On est tenté, malgré soi, de voir à côté du profil d'Angéline de Montbrun la vague silhouette de l'auteur.

Quand on se transporte en esprit dans la silencieuse chambrette où elle a composé cette page, on est frappé du contraste qu'il y a entre la paix de cet intérieur et les orages de sa pensée, entre cette placidité apparente et ces effervescences souterraines. On reconstruit tout un tableau dans son imagination, et on l'encadre dans le paysage environnant. Alors les contrastes deviennent plus saisissants. On voit cette humble et sereine maison des champs, resserrée entre le fleuve et les montagnes, ouvrant ses croisées d'un côté sur la solitude mouvante des flots, de l'autre sur la solitude non moins agitée des bois. Au dehors, les grands bruits de la nature, les murmures de la forêt, le ressac de la mer, les brises du large apportant les cris stridents des goélands et des mauves ; à l'intérieur les douces voix de la famille, l'activité calme du ménage, les lèvres roses et gazouillantes des enfants et le chant du grillon, symbole de la *félicité domestique*, qui fait entendre son *cri-cri* sous les pierres du foyer. Et puis, à l'écart, dans le modeste sanctuaire de l'étude, inaccessible à tout bruit, un front penché qui résume toutes ces choses, qui en devient l'âme et s'en fait l'interprète. Voilà à quoi fait songer et à bien d'autres rêves encore, la délicieuse scène du frêne renversé et de la toile d'araignée sur deux initiales. On voudrait fermer là le livre, car on craint pour la suite un désenchantement. On tremble pour l'inexpérience de l'auteur. On cherche quel dénouement elle va inventer qui ne soit pas une déception. C'est le triomphe du livre.

Une matrone romaine, fière comme Tulie, n'aurait pas trouvé cela, car elle n'était pas chrétienne. C'est l'impérissable gloire du christianisme d'avoir fait la femme si grande.

M^{lle} Laure Conan peut être contente de son coup d'essai. Elle a ajouté un nom à notre littérature, le premier nom de femme, et nous avons notre Eugénie de Guérin.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

Novembre 1883.

On se rappelle l'éclat donné, à Paris, au fait que Dumas avait acheté pour 10,000 fr. une misérable copie faite par un artiste absolument inconnu. Un fait analogue vient de se produire à New-York. Un monsieur Cemola vient de vendre comme chefs-d'œuvre antiques recueillis dans les ruines de la Grèce, une collection de bric-à-brac presque entièrement fabriquée en Amérique.

Après tout, les acquéreurs n'ont pas vu la différence, de quoi peuvent-ils se plaindre ? Ils étaient tout aussi heureux que si les articles avaient été du vrai. On a eu bien tort de les avertir de leur erreur et de leur enlever leurs illusions.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XXI

LÉGÈRETÉ DE LA LUNE ET DES CORPS A SA SURFACE.— LES TACHES DE LA LUNE : LÉGENDES ANCIENNES ET NOUVELLES.—LES MERS DE LA LUNE.—LES MONTAGNES : LEUR CONFIGURATION, ORIGINE PROBABLE ET HAUTEUR.

Le poids de la Lune se calcule, comme celui des planètes, d'après les effets d'attraction qu'elle exerce sur la Terre ; la hauteur des marées et la précipitation ou le retard de notre globe sur son orbite annuel, selon que la Lune le précède ou le suit, en sont deux exemples frappants. Or, ces deux effets nous prouvent également que le poids de la Lune ne correspond point à son volume. Le volume de la Lune est $\frac{1}{49}$ du volume de la Terre et son poids est $\frac{1}{81}$ du poids de cette dernière. Ainsi, de la matière dont est composée la Terre, on pourrait former non pas seulement 49, mais bien plus de 80 lunes équivalentes à celle que nous voyons ; et il n'en faudrait pas moins, sur une balance cosmique, pour faire contrepoids à notre planète.

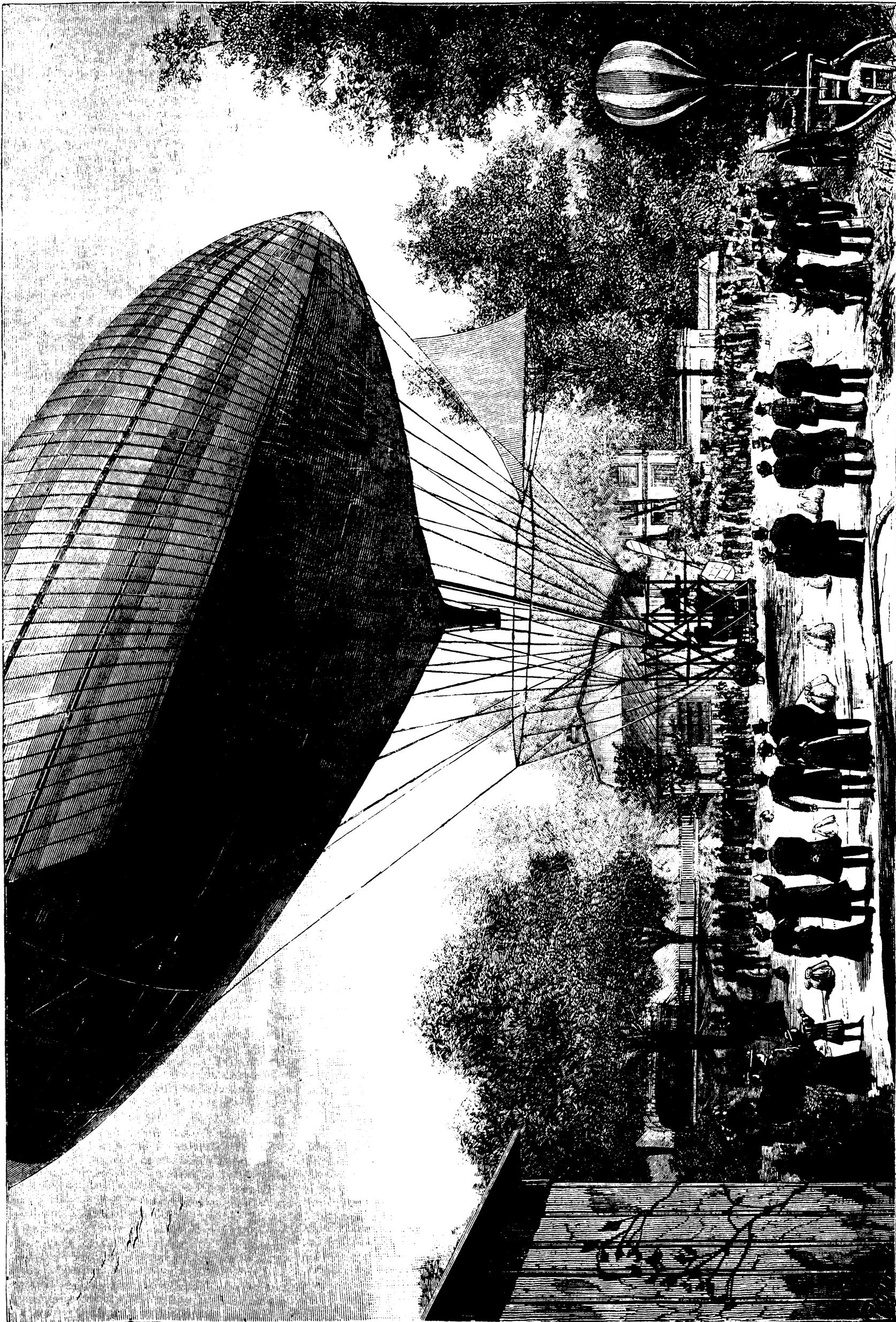
Il s'ensuit que la densité du globe lunaire est de beaucoup inférieure, à peine les $\frac{2}{5}$, à celle de la terre. De là, l'une de ces deux choses s'imposent à nous : ou que les roches et autres matériaux de la Lune sont moitié moins compactes que les nôtres, ou que l'intérieur de ce globe est tout entier formé de vastes cavernes qui en accroissent le volume sans en augmenter la masse ; ou plutôt, l'une et l'autre de ces deux causes ou d'autres causes semblables concourent à ce résultat.

Etant donné le rayon lunaire et cette légèreté de la masse, nos explorateurs, déjà habitués à ces calculs par l'expérience acquise dans les autres planètes, devineront sans peine que l'action de la gravité sur les corps à la surface de la lune doit être très peu sensible. D'après la formule à eux maintenant bien connue, ils sauront qu'un corps, transporté de la Terre dans la Lune, y perdrait $\frac{83}{100}$ de son poids. Par exemple, une pierre qui pèse ici-bas 1000 kilogrammes n'en pèserait que 165 là-haut.

Si l'on considère que les substances même les plus compactes de la Lune sont douées de ce degré de légèreté, et si l'on réfléchit de plus sur ce fait que les corps lunaires, surtout ceux de la croûte externe, sont deux fois moins compactes et intrinsèquement plus légers que les nôtres, on ne regardera plus comme aussi improbable ce qu'on raconte d'une violente explosion volcanique qui aurait, dans les temps passés, lancé des cendres et des rochers en dehors de la sphère d'attraction lunaire. Mais quoiqu'il en soit, les vicissitudes de la nature sur la surface de la Lune durent en tout temps, eu égard à la légèreté de ces corps, différer immensément des phénomènes terrestres. La pression aussi bien que les mouvements de l'atmosphère et des liquides, si tant est qu'il y en eût jamais, la formation des montagnes et les oscillations du sol, l'organisation des êtres vivants, si sur ces montagnes et dans ces plaines il y eût jamais une flore et une faune pour en embellir et animer les muettes solitudes, tout doit revêtir là un caractère spécial, différent de ce que nous sommes habitués de voir.

Mais des conjectures sur ce point, outre leur manque de fondement, auraient encore le défaut de nous entraîner trop loin ; nous nous contenterons donc de visiter ces déserts tels qu'ils sont maintenant et même tels qu'ils nous apparaissent de la Terre. Vu de notre planète à l'œil nu, le disque argenté de la Lune semble couvert de grandes taches qui ici et là offusquent la clarté. Que signifiaient ces taches ? il y avait, parmi les braves gens d'autrefois diverses opinions à ce sujet. Qui y reconnaissait Judas, rendu là nous ne saurions dire comment ; qui y voyait Caïn le fratricide ; qui, un voleur du même nom, lequel, troublé dans ses opérations nocturnes par la clarté de la Lune, s'avisa d'en obstruer les rayons avec un fagot d'épines. Mal lui en prit. Car lui-même fut emporté là-haut avec son fagot ; et chacun peut le vérifier de ses propres yeux. Au récit de ces fables, il est bon de reconnaître que nos ancêtres savaient du moins dire quelque chose sur les habitants de la Lune. En authenticité et en valeur scientifique, leurs connaissances sur ce point valaient bien ce que Flammarion et ses collègues racontent sur les habitants de cet astre et des autres.

Le télescope, malgré tous les perfectionnements qu'il a reçus dernièrement, ne nous révèle sur la surface de la Lune absolument rien qui puisse nous faire soupçonner sur ce globe la présence d'êtres vivants ou intelligents. Et nous ne saurions nous en étonner. Les meilleurs instruments ne nous donnent un agrandissement utile que de 1000 diamètres, et par conséquent, ils ne nous montrent la Lune que telle que nous la verrions à l'œil nu à la distance de 400 milles. Or il est évident qu'à cette distance il est impossible de distinguer, je ne dis point, un animal ou une plante, mais un monument qui ne serait point de grandeur colossale. Les astronomes d'imagination se livrent là-dessus à tous les



L'AEROSTAT DIRIGEABLE ELECTRIQUE DE MM. ALBERT ET GASTON TISSANDIER

rêves. D'un côté ils espèrent qu'un jour on arrivera à fabriquer un instrument capable de nous faire voir quelque grande cité lunaire ; d'un autre côté, craignant que même alors leurs désirs ne soient pas réalisés, ils nous avertissent que nous ne considérerons pas ces villes pour ce qu'elles sont, vu qu'elles ne ressemblent aucunement aux nôtres. Pour nous, nous ferons bien de laisser de côté ce que le télescope ne nous montre pas encore et de nous en tenir à ce qu'il nous fait clairement voir.

En fixant un télescope ordinaire sur la Lune en son déclin (1), on aperçoit sa surface entière couverte de rugosités circulaires, de toutes les dimensions, entremêlées d'intervalles unis qui ont l'aspect de taches grises ou moins lumineuses. Ces rugosités sont des montagnes ; les intervalles des plaines, bien que sur les cartes géographiques de la Lune ou mieux sur les cartes séléniographiques on leur conserve le nom de mers qu'ils reçoivent tout d'abord. C'est ainsi qu'il y a dans la Lune la *Mer de la Tranquillité*, la *mer du Froid* et celle des *Tempêtes*, le *golfe de l'Iris*, la lagune des *Brouillards* et les lacs des *Songes* et de la *Mort* : on y voit pareillement les montagnes et les cratères de *Ptolémée*, de *Képler*, de *Scheiner* et autres.

Les montagnes couvrent presque les deux tiers de la surface lunaire accessible à nos regards ; et leur aspect est, sous trois rapports, tout à fait différent de celui que présentent nos montagnes terrestres.

D'abord elles ne forment pas de longues chaînes continues comme, par exemple, les Apennins, les Alpes ou les Pyrénées : elles surgissent isolées, et complètement séparées les unes des autres. D'où nous pouvons conclure que leur mode de formation a dû être tout différent de celui suivi ici-bas : elle ne sont point le produit des soulèvements ou éboulements de régions entières, mais de causes qui ont dû agir séparément sur chaque point où se trouve aujourd'hui une montagne.

C'est ce que montre plus clairement et confirme la seconde particularité observée dans la forme des montagnes lunaires. Toutes généralement s'offrent à nous comme un cône brisé, même creusé en son milieu à la manière des cratères, au fond duquel on voit souvent s'élever un autre cône plus petit, comme on l'observe d'ailleurs dans quelques volcans terrestres. Ajoutons à cela la profondeur des cratères lunaires qui vont beaucoup plus bas que la plaine extérieure et l'immensité de ces cercles dont beaucoup mesurent en diamètre plusieurs centaines de milles.

Tout considéré, l'hypothèse la plus probable sur l'origine des montagnes lunaires est celle de Faye, d'après laquelle elles se seraient formées par les précipices ouverts dans la croûte du sol, quand il était encore léger et mal affermi. Car la matière liquide de l'intérieur, sortant des ouvertures ainsi formées, par suite des marées que devait produire l'attraction terrestre, a dû déborder sur les parois, s'y consolider et élever ces parapets circulaires qui nous paraissent semblables à des amphithéâtres. La plus forte objection contre cette hypothèse (objection d'ailleurs résolue par Faye au moyen d'arguments d'analogie probables) est celle tirée de la hauteur disproportionnée des montagnes lunaires. C'est là aussi la troisième différence remarquable entre ces montagnes et celles de la Terre.

De fait, la hauteur des montagnes lunaires n'est pas moins extraordinaire que leur immensité. Les monts Leibnitz s'élèvent à 7,610 mètres, trois autres à plus de 7,000, les cratères de Casatus, de Curtius, de Calippus, de Ticone, à plus de 6,000. Nous avons sur la Terre des pics de plus de 7,000 et 8,000 mètres, comme le Gaurisankar dans l'Himalaya, la plus haute de nos cimes dont l'élévation est de 8,837 mètres. Mais cette altitude ne représente que $\frac{1}{440}$ du diamètre terrestre, tandis que le Leibnitz atteint $\frac{1}{70}$ du diamètre lunaire. Ce serait comme si nous avions sur notre globe des montagnes de 25 à 26 kilomètres et, circonstance à noter, non adossées les unes aux autres et ainsi dissimulant leur élévation, mais isolées et surgissant immédiatement de la plaine à cette hauteur gigantesque. Par suite de cette proportion ou plutôt disproportion entre le diamètre de la Lune et ses montagnes, se produit un phénomène qui n'a rien d'équivalent sur la Terre. Quelques montagnes, près des pôles lunaires et qui s'élèvent à 3 ou 4 mille mètres, jouissent du privilège d'avoir toujours leurs cimes éclairées des rayons du Soleil et de n'assister jamais à son coucher.

Nos explorateurs aimeraient sans doute à faire une excursion sur ces cimes fortunées, et une ascension de 4,000 mètres ne les effrayerait guère, vu surtout la légèreté qu'ils ressentent, étant allégés comme ils le sont des $\frac{2}{3}$ de leur poids. Mais le guide est obligé de les prévenir qu'il y a à cela un inconvénient ; s'ils ne l'ont déjà éprouvé dans la plaine, c'est un miracle ; plus haut, ce serait pire. C'est que là-haut il n'y a ni air respirable, ni rien qui en tienne lieu. Le fait est très certain et le guide est prêt à en donner les preuves.

GIULIO.

(A suivre)

A ALEXANDRE DUMAS, PÈRE

La France littéraire a élevé une statue à Alexandre Dumas, père. C'est le 5 novembre dernier qu'elle a été inaugurée sur le boulevard Malesherbes, à Paris. Au milieu d'une foule émue qu'Alexandre Dumas a charmée, qu'il a fait rire et qu'il a fait pleurer, le Tout-Paris de l'intelligence était groupé, uni dans une même communion d'idées et de sentiments, devant ce bronze, une des dernières œuvres de Gustave Doré. De magnifiques discours ont été prononcés au pied même de la statue. Au milieu de tous ces savants, de toutes les gloires littéraires de la France, qui s'étaient donné rendez-vous ce jour-là sur le boulevard Malesherbes, on remarquait Alexandre Dumas, fils, visiblement émue par l'éclatant hommage rendu à la mémoire de son illustre père. La cérémonie terminée, Alexandre Dumas se fit conduire au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où Sarah Bernhard déclama la poésie de circonstance que nous publions ici :

Lorsque tu descendis naguère,
O Maître, à la paix des tombeaux,
Les noirs ouragans de la guerre
Déchiraient nos cieux en lambeaux.
Et parmi les rouges vacarmes,
Les clameurs, les appels d'alarmes,
Le choc retentissant des armes,
Ton dernier soupir arrivant
Se perdit dans nos cris de rage
Comme un sanglot dans un naufrage,
Et nul n'entendit sous l'orage
Ton râle emporté par le vent.

Aujourd'hui la paix revenue
Plane dans nos cieux apaisés
Et le soleil dore la nue
Où luit le miel de ses baisers.
Certes, malgré l'heure sereine,
Nous gardons au cœur notre haine,
Rose sanglante dont la graine
Mûrit aux fentes d'un cerceuil ;
Mais, en attendant que s'éclaire
L'aurore de notre colère,
A notre gloire séculaire
Nous illuminons notre orgueil.

Aussi, tout vaincus que nous sommes,
Pour bercer nos espoirs trahis
Nous faisons fête à nos grands hommes,
Car ils sont l'âme du pays.
Et c'est pourquoi cette journée
A vu ta tête couronnée...
O palme jadis ajournée,
Mets sur ce front ces rameaux verts !
Et dans la cité qui fut sienne
Que le Maître enfin nous revienne,
Fier, salué sur chaque scène
Au clair sonore des vers.

Salut, Maître, dont le génie
Roulait tel qu'un fleuve puissant
Qui fait sur sa route bénie
Germer les moissons en passant.
Salut, face victorieuse
Dont la bouche toujours joyeuse
Portait, sur sa lèvre rieuse,
La rouge fleur de la gaieté,
Fleur qui guérit toute souffrance,
Fleur de jeunesse et d'espérance,
Chaude comme les vins de France,
Claire comme un soleil d'été !

Tant que sur la terre française
Cette fleur s'épanouira,
Avec ses corolles de braise,
O Maître, ton nom fleurira.
Or, la plante a toujours sa sève.
Défiant le tranchant du glaive,
On la coupe, elle se relève,
Dressant ses pétales vainqueurs.
Fleur qui ne seras point flétrie,
Fleur à qui ton nom se marie,
O gaieté, fleur de la patrie,
Tes racines ce sont nos cœurs !

JEAN RICHPIN.

Paris, 3 novembre 1883.

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

Ramon de la Cruz a imité avec succès le théâtre de Molière ; le répertoire de cet auteur forme sept volumes. Don Nicolas de Moratin (1739-1780), père du poète comique, laissa trois tragédies. Un style abondant, correct et harmonieux distingue les écrits de cet auteur ; l'action de ses pièces est faible. Don José Iglesias (1753-1791) a écrit des cantilènes, des villanelles, des romances et des létrilles. La fermeté de caractère de Cienfuegos (1764-1809) se retrouve dans ses tragédies, dont les principales sont *Zoraïde*, la *Comtesse de Castille* et *Itoméne*—cette dernière est son chef-d'œuvre.

sur son disque : comme alors elles s'étendent au loin, elles se mesurent plus exactement, et par elles, la hauteur des montagnes qui les produisent. A la pleine lune, tout le disque est éclairé d'une manière uniforme, sauf quelques légères vapeurs.

Des connaissances variées, un grand fond de philosophie remplacent le peu de feu et d'élégance de sa composition.

Élévation dans les sentiments, grandeur et force dans les pensées, pureté, noblesse de style : voilà ce qui distingue don Manuel José Quintana, auteur contemporain. Il occupe une place honorable sur le Parnasse espagnol. Son *Trésor du Parnasse Espagnol* et ses poésies lyriques sont recherchés par les amateurs de bonne littérature. Tout le monde a lu sa pompeuse ode à la *Mer*, qui figure avec bonheur à côté des élans lyriques de Ponce de Léon, d'Herrera et de Mélenz. Quintana a encore laissé *Tesoro de la Musa Epica Espanola que continere la araucana de Ercilla* : *Vita de Espanoles celebres*, *Vita del gran capitán*.

Don Leandro Fernandès Moratin (1760) remporta, à dix-neuf ans, le second prix de poésie à l'Académie espagnole. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager et débuta dans la poésie par une comédie : le *Vieillard et la jeune Fille*. En 1792 parut le *Café*, comédie satirique contre les dérèglements de l'art dramatique. Le *Baron*, la *Femme*, l'*Hypocrite* et le *Oui des jeunes filles*, vinrent successivement accroître sa renommée. Son savant ouvrage, *Origines del teatro Espanol* est justement célèbre. Il mourut au commencement de ce siècle.

Arriazo s'est distingué dans la poésie lyrique. Il réunit à un haut degré les deux grandes qualités du poète : la sensibilité du cœur et l'activité de l'esprit. La plupart de ses ouvrages, écrits avec élégance et clarté, sont pleins de chaleur et d'enthousiasme. On lui a reproché un défaut d'instruction ; on pourrait ajouter que les créations spontanées de son imagination ont souvent trop de hardiesse. Son *Ode au combat de Trafalgar* est un modèle.

Le Portugal, en perdant sa liberté, vit la littérature nationale descendre des hauteurs où l'avait placé Camoëns. La *Fontaine cyanipide* marque la décadence de la littérature portugaise. Mentionnons cependant les nobles efforts de François X. Meneses (1744), le littérateur le plus distingué de son temps. Son style est toujours correct et harmonieux. Son épopée, l'*Enricheide*, n'est pas sans mérite ; mais on est loin d'y trouver l'inspiration épique.

SOLIS

Don Antoni de Solis naquit en 1610, et mourut en 1686. Il étudia à Alcala et à Salamanque, devint secrétaire d'état sous Philippe IV et grand chroniqueur des Indes. La première partie de sa vie fut consacrée à la poésie, particulièrement à la poésie dramatique, et la seconde partie à l'histoire et à la politique. A l'âge de 56 ans il embrassa l'état ecclésiastique et dit adieu à la littérature. C'est le dernier poète de l'école de Caldéron et le seul grand homme du règne de Charles II.

Il fit jouer à 17 ans une comédie, *Amor y obligatio*. Il composa successivement plusieurs autres pièces dont les principales sont *Orphée et Eurypide*, *Los triumphos de amor y fortuna*, le *Château du mystère*, *Gitanelle* et l'*Amour à la mode*. Toutes ces pièces sont très populaires en Espagne ; la dernière paraît être son chef-d'œuvre, mais son plus beau titre de gloire est l'*Histoire de la conquête du Mexique*, qui eut les honneurs de la traduction. Pureté de goût, variété de détails, peintures animées, simplicité de forme—voilà ce qu'on admire surtout dans ce monument impérissable. L'histoire était le véritable domaine où Solis était appelé à briller. Doué d'une imagination riche, mais sans initiative, il sut s'approprier les travaux de ses devanciers avec plus de goût que de génie.

Il laissa encore des poésies sacrées, des lettres, des chants religieux. Il a rendu des services éminents à la poésie castillane. Sous ce rapport il marche de pair avec Diego de Saavedra, le plus grand homme du règne de Philippe IV.

YRIARTE

Don Thomas de Yriarte, neveu du savant don Juan de Yriarte, naquit au port d'Oratava, dans l'île de Ténérife, le 18 septembre 1750, et mourut le 17 septembre 1791, au port de Saint-Lucar.

Yriarte marqua de bonne heure ce qu'il devait être plus tard. A dix-huit ans il parlait l'italien, le français et l'anglais, faisait des poésies latines, excellait dans la musique ; il débuta dans la carrière littéraire par une comédie : *Il faut bien faire ce que l'on fait*. Plus tard il traduisit plusieurs comédies françaises. Deux autres pièces de sa composition : l'*Enfant gâté* et la *Fille mal élevée* suivirent de près ces traductions.

Il succéda à son oncle dans l'emploi d'interprète de la première secrétairerie de l'Etat, ce qui ne l'empêcha pas de rédiger le *Mercurio político* et d'écrire un grand nombre de pièces en vers et une excellente traduction de l'art poétique d'Horace. Cette traduction, attaquée par Jean Sedano, éditeur du *Parnasse Espagnol*, fut défendue avec esprit dans un dialogue intitulé : *On les donne, qu'ils les prennent*. Sa comédie de mœurs, le *Petit maître gâté*, eut du succès.

Mais son monument le plus durable, son véritable titre de gloire, ce qui lui acquit une réputation européenne sont ses *Fables littéraires*. On ne connaît rien

(1) La raison pour laquelle on observe la Lune en son déclin, est que, vu la position du Soleil qui la frappe de côté, elle laisse mieux distinguer les ombres des parties éclairées

de mieux que le Singe du joueur de marionnettes, les deux Lapins, l'Ours, le Singe et le Pourceau, les deux Lézards. Son plus grand défaut est de montrer trop d'esprit. Cet homme, d'un mérite supérieur, ne craignit pas de s'abaisser, en écrivant pour les écoles publiques, des leçons instructives sur la morale, l'histoire et la géographie. Il avait aussi entrepris d'écrire un poème épique sur la conquête du Mexique par Cortès ; mais tant de travaux et de veilles avaient ruiné sa santé : il se vit contraint d'y renoncer.

Quant à son poème sur la *Musique*, voici ce qu'en dit Bouterweck : " Le plan est bien conçu, le style a toute l'élégance requise, mais la composition est trop peu poétique en général, pour cacher ce qu'il y a de systématique dans le fond de l'ouvrage. Au lieu de donner, suivant l'intention très rarement remplie du poème didactique, un intérêt poétique aux vérités qu'il veut enseigner, et de présenter à l'imagination l'instruction destinée à l'esprit. Yriarte, comme la plupart des poètes didactiques, fait de l'instruction son principal objet et n'y joint la poésie que comme un embellissement accessoire."

La poésie d'Yriarte est travaillée, correcte, et son vers a toujours la pureté classique. Mais on y voit peu de ces élans qui ravissent l'âme et soutiennent la poésie. Un critique espagnol se plaît à faire ressortir chez lui un goût arrêté et délicat, une raillerie piquante, mais inoffensive, une netteté de diction, une élégance soutenue, qui peut le faire regarder à juste titre comme le digne rival de Mélendez.

Sa traduction du Robinson et son fameux monologue *Gusman el Bueno* eurent le succès qu'ils méritaient. Yriarte mourut à la fleur de l'âge, à 40 ans, emportant dans la tombe l'estime et l'admiration de ses concitoyens.

MÉLENDEZ VALDEZ

Don Juan Mélendez Valdez naquit au bourg de Fresno, le 11 mars 1754, et mourut en France le 24 mai 1817. C'est un des meilleurs poètes lyriques de l'Espagne ; à vingt-deux ans, après de brillantes études faites à Salamanque, il prit le grade de docteur en droit et occupa longtemps la chaire de littérature à l'université de cette ville.

Il débuta dans la poésie par son *Eloge sur le bonheur de la vie champêtre*, qui remporta le prix à l'Académie espagnole sur les autres compositeurs ; dans cette occasion, son rival, Yriarte, n'eut que l'accessit. Son premier volume de poésie lyrique fut accueilli avec bonheur. Jamais pareille ovation ne s'était encore produite dans le monde littéraire de l'Espagne. Tous les hommes distingués, les savants comme les poètes de l'époque, sollicitèrent son amitié. Les premiers élans de l'admiration une fois passés, une appréciation plus raisonnée du mérite réel de Mélendez remplaça ces éloges exagérés. On lui reconnut moins d'originalité et de force que de grâce, moins de douceur que de pureté.

Mélendez n'aurait jamais dû se livrer à la politique, les lettres y auraient gagné et aucun nuage n'aurait attristé son existence.

Nommé juge au tribunal d'appel de Saragosse, en 1789, et procureur du roi en 1798, à la résidence de Madrid, il se rallia plus tard à Joseph Bonaparte et fut nommé conseiller d'Etat et directeur de l'instruction publique.

En 1814, il fut forcé de quitter l'Espagne avec les *Afrancesados* ; il se retira à Montpellier, où il passa le reste de ses jours.

Ses œuvres, 4 vol. in-8o, renferment des odes, des élégies, des éloges et des épîtres, remarquables par la vérité des sentiments, la fraîcheur des idées, l'harmonie de la versification, la pureté et l'élégance du style.

On cite encore de cet auteur les *Noces de Gamache*, drame pastoral, qui a été comparé à l'*Aminta* de Torquato Tasso et la *Chute de Luzbel ou Lucifer*.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

La véritable renaissance commence à Espronceda, un des soldats de la révolution de 1830, à qui l'Espagne doit des morceaux lyriques d'un grand éclat : le *Diable-Monde*, *Pélage*, *l'Étudiant de Salamanque*, poèmes imités de *Don Juan*, de *Faust*, de *Rolla*, mais où l'inspiration personnelle tient pourtant une grande place. Zorrilla ne se contente pas de traduire les poésies de Victor Hugo et de renouveler la scène espagnole : un recueil lyrique d'une grande valeur, un poème épique sur la *Prise de Grenade*, attestent toute l'originalité et toute la sève de son vigoureux talent. A sa suite une pléiade de jeunes poètes : Guttierrez, Gil y Zarate, Hartzemburg, S. E. Caldéron, Garcia de Quevedo, Pacheco, etc., trempés dans le courant lyrique de Byron, de Hugo, de Lamartine, ont attiré de nouveau l'attention sur cette poésie espagnole qu'on croyait morte.

Dans le roman le XVIIIe siècle n'avait produit qu'un seul grand homme, le père Esla (1701-1781), dont le *Fray Gerundino*, roman satirique des mœurs du clergé, peut se placer après le *Don Quichotte*. Après le père Esla, pour rencontrer un nom saillant, il faut arriver jusqu'à l'époque contemporaine, à don Marino de Larra, auteur d'un des meilleurs romans

historiques de l'Espagne, le *Damoiseau de D. Henrique le Dolent*. L'écrivain a imité Walter Scott, mais il rachète ce défaut par la variété des peintures, les recherches archéologiques, l'expression saisissante des mœurs de l'époque et l'originalité du style. Le *Hernan Perez del Pulgar* et *l'Isabelle de Solis*, de Martinez de la Rosa, sont deux remarquables romans historiques. Le *Sancho Saldana*, d'Espronceda ; un roman de don Serafin Caldéron, *Maures et Chrétiens* ; *Dos Mugerres*, de Mme Gertrude de Avellaneda, sont assurément des livres fort bien faits, fort bien écrits. Ces œuvres recommandables, prises à juste titre en Espagne, sont bien loin d'avoir le piquant et l'originalité des romans de mœurs de la classe moyenne, filon précieux exploité dans les nouvelles picaresques. C'est à ce genre laissé trop longtemps en oubli que nous devons les *Scènes de Madrid*, par M. Mesonero de Romanos. On croyait ce fonds épuisé, car les mœurs ont bien changé en Espagne depuis *Lazarille de Tormes* et les aventures de *Gran Tacano* ; mais Madrid, comme toutes les grandes villes des autres provinces d'Espagne, a gardé sa physiologie spéciale ; ses classes moyennes et inférieures n'ont pas été tout à fait envahies par les coutumes modernes, et un bon peintre de mœurs peut y glaner encore quelques sujets d'études. Au même genre appartiennent *Los Espanoles pintados parasi mismos*, publiés en 1844. Les meilleurs écrivains contemporains, MM. de Romanos, Breton de los Herreros, Thomas Rubi, ont tenu à honneur de fixer tous les types de la vieille et de la nouvelle Espagne. Mme Bahl de Arron, sous le pseudonyme de Fernan Caballero, nous amène au véritable roman de notre époque, le roman intime, le roman d'analyse. Ses œuvres sont gracieuses et touchantes. Son nom domine en Espagne depuis une vingtaine d'années ; il éclipsa une pléiade de jeunes littérateurs tout occupés à imiter Alexandre Dumas, Eugène Sue et Balzac. Parmi ces derniers il faut citer M. Fernandez de Gonzalez, qui a fait de son *Martin Gil*, une excellente étude, entraînante, passionnée, du règne de Philippe II.

L'époque contemporaine s'est encore enrichie des travaux de Donoso Cortès et de Jaime Balmez, un homme d'Etat et un casuiste. Mais la renaissance est plus féconde dans la critique littéraire ; les noms de Capmany, de Gayangos, de Vedia, de Ochoa, de Mila, de Fontanal, etc., font preuve d'érudition en remettant en honneur les anciens monuments littéraires de l'Espagne.

Martinez de la Rosa ouvre, dans le genre dramatique, l'ère contemporaine. Le théâtre espagnol lui doit quelques œuvres estimables ; *l'Espagnol à Venise*, drame en vers ; la *Mère à la maison et la Fille au bal*. Zorrilla, Guttierrez et Thomas Rubi rendirent à la scène espagnole le prestige perdu depuis cinquante ans. Ils sont à la tête d'une brillante école qui s'illustra surtout de 1835 à 1850. Zorrilla publia son *Don Juan Tonorio*, œuvre magistrale, d'un grand lyrisme ; le *Diable à Valadolid*, amusante comédie d'intrigue ; le *Poignard du Goth*, emprunté aux anciennes chroniques ; le *Savetier et le Roi*, drame d'une certaine puissance. Guttierrez, auteur du *Trovador*, drame moitié en vers, moitié en prose, qui a couru toute l'Europe avec la musique de Verdi ; le *Page et le Roi moine*, obtinrent un grand succès. Thomas Rubi, auteur de la *Roue de fortune*, moins lyrique comme poète, plus habile comme dramaturge, tient dignement sa place au milieu des éclatants succès des deux autres. Les auteurs actuellement en vogue sur la scène espagnole sont : Gil y Zarate, l'auteur de *Charles II l'ensorcelé* ; Breton de Los Herreros, le meilleur poète comique de l'Espagne depuis Moratin, l'auteur des *Deux Cousins*, de *Je vais à Madrid*, à la *Rédaction d'un journal*, et vingt autres pièces gaies, amusantes et fort bien écrites.

Tous ces travaux, tous ces noms illustres qui honorent à juste titre la littérature madrilène, font espérer que la période d'imitation a fait son temps. L'Espagne est assez riche de son propre fonds pour croire que la renaissance contemporaine, un peu factice encore, ne restera pas stérile.

La littérature espagnole, dit Sismondi, n'a proprement qu'une seule période : c'est celle de la chevalerie. Elle brille de tout son éclat dans les anciennes romances castillanes. Tout le fonds de sentiments, d'idées, d'images et d'aventures dont elle a disposé dans la suite, se trouve déjà dans cet ancien trésor. Boscan et Garsilaso lui donnèrent bien une nouvelle forme, mais non pas une nouvelle scène et une nouvelle vie ; les mêmes pensées, les mêmes sentiments romantiques se retrouvent dans ces deux poètes et dans leur école, seulement avec une parure nouvelle et une coupe presque italienne. Le théâtre espagnol commença et, pour la troisième fois, ce fonds primitif d'aventures, d'images et de sentiments fut mis en œuvre sous une nouvelle forme. Lope de Véga et Caldéron produisirent sur la scène les sujets des anciennes romances et firent reparaître dans le dialogue dramatique ce qui, depuis longtemps, se trouvait dans les chants nationaux. Ainsi, sous une appa-

rente variété, les Espagnols se sont lassés de leur monotonie. La richesse de leurs images et tout ce brillant de leur poésie ne recouvriraient qu'une pauvreté réelle ; si l'esprit avait été nourri comme il doit l'être, si la pensée avait été libre, les classiques espagnols seraient enfin sortis de leurs sentiers circulaires et ils auraient marché dans le même sens que les autres nations (1).

Nous terminons en formant des vœux pour que l'Espagne trouve sa voie naturelle. Que demain une idée, un principe, une opinion libre, grande, vaste, se répande sur la terre des toréadors, et l'on verra ce peuple, au sang chaud et fécond, se lever et manifester sa puissance.

EDMOND LAREAU.

FIN

CHOSSES ET AUTRES

On annonce la mort de Mgr Colet, archevêque de Tours (France).

L'ouverture du Victoria Skating Rink, de Montréal, a eu lieu samedi soir.

On annonce que Sontay et Bacninh ont été évacués par les troupes chinoises.

Le cabinet français a rescindé le décret prohibant l'importation du porc américain.

Les candidats parnellistes ont été victorieux dans les élections municipales de Limerick et de Dublin.

La requête demandant une réduction de droits sur les instruments d'agriculture n'a pas été accordée.

O'Donnell, le meurtrier de Carey, a été condamné à mort, à Londres, samedi dernier.

On dit que la police est sur les traces des contrefacteurs de billets de banque.

L'état de santé de l'hon. M. Mackenzie inquiète vivement les amis de l'ex-premier ministre.

On croit à Madrid que le prince de Galles visitera l'Espagne au commencement de l'année prochaine.

La bibliothèque du barreau de Montréal vient de recevoir de Paris un grand nombre d'ouvrages de droit.

Le R. P. Lacasse est en ce moment au Saguenay où il prêche des retraites.

Trois jeunes femmes, attachées à la cour de St-Pétersbourg, ont été arrêtées pour participation dans un complot nihiliste.

Le comité du carnaval de cette ville a demandé des soumissions pour l'éclairage du palais de glace à l'aide de quatorze lampes électriques.

Le président Grévy a reçu, avec tous les honneurs militaires, Senor Serrano, le nouvel ambassadeur espagnol à Paris.

Des commerçants américains achètent actuellement toutes les valloilles qu'ils peuvent trouver sur le marché d'Ottawa et ceux des environs.

New-York a célébré avec grande pompe, par une pluie battante, le centenaire de l'évacuation de la ville par les Anglais.

Comme compensation pour la perte du Soudan, l'Angleterre songe, paraît-il, à accaparer l'île de Hainan, dans la mer de Chine.

Le *Canadian Gazette*, de Londres, constate que nulle part plus qu'en Canada on ne déploie plus de zèle pour développer l'instruction parmi le peuple.

M. Crooks, l'ex-ministre de l'éducation dans le gouvernement d'Ontario, est atteint d'aliénation mentale. On le dit enfermé dans une maison de santé.

La Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa a décidé de se faire représenter à la démonstration nationale qui aura lieu à Montréal, le 24 juin prochain.

Le *Canadian Gazette*, de Londres, exprime sa confiance que le Canada remportera la palme à l'exposition de silviculture qui doit avoir lieu prochainement en Angleterre.

M. l'abbé Laflamme, professeur à l'Université-Laval, donnera prochainement une conférence à l'Institut-Canadien de Québec, sur la formation géologique du Saguenay.

Une grande démonstration a eu lieu jeudi dernier, à Saint-Jérôme, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la naissance de M. le curé Labelle. Nous regrettons de ne pouvoir donner tous les détails de cette grande fête qui laissera des souvenirs ineffaçables et qui demeurera comme une preuve incontestable que les services rendus par le curé Labelle sont hautement appréciés.

(1) De la littérature du midi de l'Europe, II, 490.



ALEXANDRE DUMAS père.



ALEXANDRE DUMAS fils.

UN TROP BEAU RÊVE

Amertume du cœur, noirs chagrins et regrets,
Voilà quels sont les dons que chaque jour m'apporte
Et sans cesse à mes pas s'attache leur cohorte,
Comme si mon destin n'avait d'autres arrêts.

Parfois, si le bonheur sur mon chemin se place ;
Quand le cœur épuisé de trop longues douleurs,
Je n'ai plus, ô mon Dieu ! ni courage, ni pleurs.
Quand j'entends loin de moi la tempête qui passe :

Quand je sens sur mon front un souffle bienfaisant :
Quand se termine enfin ma morale agonie ;
Quand ma bouche sourit et s'entr'ouvre à la vie ;
Quand je me crois sauvé d'un pouvoir écrasant ;

Alors, oh ! pauvre fou, mon doux repos s'achève,
L'espérance déjà, ce remède divin,
Descendue en mon cœur, tout aussitôt s'éteint,
Et pour moi, ce n'est plus, hélas ! qu'un trop beau rêve.

GONTRAN.

30 octobre 1883.

LE MOULIN ROUGE

— 0 —

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXX

PAULINE

(Suite)

Il ne lui semblait point que son père fût mort. Sans cesse elle évoquait son image ; sans cesse elle le voyait auprès d'elle ; elle croyait lui parler ; elle l'entendait lui répondre....

Ceci n'était d'ailleurs ni un retour de folie, ni le résultat d'une sorte d'hallucination.... C'était une illusion de filiale tendresse.... Qui donc, après une perte irréparable et profondément sentie, n'a cru vivre encore avec un mort bien-aimé?... A côté de l'image du vieillard, presque toujours présente, à côté de son noble visage encadré dans les longues boucles de ses cheveux blancs, une autre figure, à peine moins distincte, apparaissait souvent....

C'était celle de cet héroïque jeune homme, resplendissant de générosité chevaleresque, d'audace et de dévouement, par qui Pauline avait été défendue dans la rue Royale, pendant la nuit du 30 mai, et sur le bras duquel elle s'était appuyée.... le marquis Tancrede d'Hérouville !

La jeune fille mêlait naïvement le souvenir de cet inconnu au souvenir de son père, et dans son innocence absolue, elle ne cherchait point à éloigner ce gracieux fantôme, qu'elle n'évoquait pas non plus, mais dont l'apparition la charmait toujours et la troublait parfois....

Telle était la situation morale de l'orpheline, au jour et à l'heure où nous la retrouvons en compagnie de madame Audoin, faisant sa promenade de chaque soir sur la route qui conduit de Bougival à Port-Marly, et qui ne s'écarte guère des rives de la Seine.

La vieille dame et la jeune fille marchaient l'une à côté de l'autre, silencieusement.

Un quart d'heure, à peu près, se passa ainsi, puis madame Audoin rompit un silence qui semblait lui peser, quoique, certes, l'excellente femme ne fût point bavarde.

— Pauline, mon enfant, murmura-t-elle, pourquoi ne me parles-tu pas ? A quoi penses-tu donc ainsi ?

La jeune fille tressaillit, comme au moment d'un brusque réveil.

— Ma bonne Audoin, répondit-elle, je regardais le ciel, je pensais à Dieu, à mon père, qui est auprès de lui, et je leur demandais à tous deux de veiller sur nous, de nous protéger, de ne nous abandonner jamais.... Que deviendrions-nous hélas ! si Dieu et mon père ne nous soutenaient pas, nous qui sommes seules, seules sur la terre ! Ces paroles furent prononcées d'une voix basse et plaintive ; leur intonation désolée prouvait jusqu'à l'évidence qu'elles s'échappaient d'un cœur dont les blessures étaient saignantes et douloureuses.

— Ma chère enfant, dit madame Audoin avec inquiétude, il me semble que tu es, ce soir, plus découragée, plus abattue que de coutume.... est-ce que je me trompe ?

Pauline secoua la tête, comme si sa compagne avait pu voir ce mouvement.

— Non, tu ne te trompes pas.... murmura-t-elle ensuite. J'éprouve en ce moment, c'est vrai, un redoublement de tristesse....

— Pourquoi ?
— Je l'ignore et il me serait tout à fait impossible de l'expliquer.... au chagrin si profond et si légitime que tu partages avec moi se joint ce soir un malaise moral dont les causes me sont inconnues.... j'ai entendu parler jadis de pressentiments, mais je ne puis croire qu'ils existent, puisque le 30 mai, insouciant et joyeux, j'entraînais, malgré lui, mon père à cette horrible fête ! Eh bien ! il me semble aujourd'hui qu'un pressentiment sombre pèse sur mon âme.... Il me semble que nos infortunes ne sont point à leur terme, il me semble enfin qu'un nouveau malheur est près de nous atteindre....

— Pauline, mon enfant, s'écria madame Audoin avec un commencement d'épouvante, ne dis pas cela, je t'en supplie !... tu me fais trembler ! Quel malheur crains-tu donc ?

— Je te répète que je l'ignore.... répliqua la jeune fille, je ne comprends absolument rien à ce qui se passe en moi, et, sans ta question de tout à l'heure, je ne t'en aurais point parlé....

— Tu m'as troublé l'âme et l'esprit avec tes prévisions sinistres, poursuivait la gouvernante, voici que je me sens toute agitée.... toute tremblante.... cette obscurité me paraît lugubre.... Je trouve que ces grands arbres noirs ressemblent à des fantômes géants....

— Ma bonne Audoin, dit Pauline, l'aveu de ma faiblesse involontaire te trouble et t'agite ainsi, veux-tu ne pas continuer ce soir notre promenade et reprendre tout de suite le chemin de la maison ?....

— J'allais t'adresser cette prière....
— Viens donc, et surtout calme-toi, car s'il est au monde une chose certaine, c'est qu'aucun danger ne nous menace et que mon imagination malade prévoit des maux imaginaires....

La jeune fille et la vieille dame revinrent alors sur leurs pas, et, pendant quelques minutes, aucune parole ne fut échangée entre elles....

XXXI

ROUERIE

Tout à coup Pauline sentit le bras de madame Audoin trembler légèrement sur le sien.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle. Est-ce que tu souffres ?

— Non ; mais j'ai peur.... murmura la vieille dame d'une voix à peine distincte.

— Peur ! répéta la jeune fille, et de quoi, mon Dieu ?....

— Il me semble qu'on marche derrière nous....
L'orpheline tourna la tête à demi, pour écouter, et le bruit d'un pas lourd frappa distinctement son oreille.

— C'est vrai, dit-elle au bout d'un instant, on marche....
Pauline, malgré la disposition d'esprit dans laquelle elle se trouvait, ne put s'empêcher de sourire.

— Ma bonne Audoin, répliqua-t-elle ensuite, rassure-toi, je t'en supplie.... la présence d'un voyageur sur cette route n'a rien qui doive nous alarmer, ni même qui puisse nous paraître suspect.... la personne dont nous entendons les pas est sans doute un paysan de Bougival qui rentre chez lui.... peut-être même est-ce un habitant de la ferme....

— Tu parles de la ferme.... sais-tu ce que, pas plus tard qu'hier, la fermière me disait ?

— Que te disait-elle ?

— Ceci, en propres paroles : « Déféz-vous ! vous sortez trop tard ! prenez garde aux fâcheuses rencontres.... il y a des rôdeurs de nuit.... des mauvaises gens.... des gueux de Paris.... » je voulais te répéter ces paroles aujourd'hui.... je voulais te demander de changer nos heures de promenade.... Cela m'est sorti de l'esprit.... plaise à Dieu que ce ne soit pas pour notre malheur !....

Rien n'est contagieux comme l'épouvante....

Pauline, très brave malgré la délicatesse apparente de sa nature l'éprouva.

Elle sentit un frisson passer dans ses cheveux, et elle répondit, d'une voix presque aussi tremblante que celle de madame Audoin :

— Mais alors, s'il en est ainsi, hâtons-nous.... deux cents pas, tout au plus, nous séparent de notre demeure.... ne laissons point à cet homme le temps de nous rejoindre.... courons....

La bonne dame ne demandait assurément pas mieux, mais ses jambes n'étaient ni jeunes ni solides, et la peur les affaiblissait encore. Après une course de peu de durée, qui cependant n'avait point été bien rapide, elle dut se ralentir, haletante, et fut presque contrainte de faire halte.

La marche lourde continuait à retentir derrière les deux femmes et devenait de plus en plus distincte. Evidemment l'homme hâtait le pas et se rapprochait....

— Au nom du ciel, madame Audoin, balbutia Pauline en saisissant le bras de sa gouvernante pour l'entraîner, faites un dernier effort.... continuons.... ne vous arrêtez pas....

— Je n'en puis plus.... je suffoque.... je vais tomber....

— Du courage ! vous vous remettrez au logis....

Madame Audoin, galvanisée en quelque sorte par les tentatives et les supplications de la jeune fille, essaya de prendre une allure plus rapide ; mais il était déjà trop tard.

Une voix, rendue à dessein rauque et brutale (celle de Sauvageon) retentit à quelques pas des deux femmes, et, glaçant leur sang dans leurs veines, anéantit leurs forces et paralysa leurs mouvements....

— Eh bien ! eh bien ! mes divinités, disait cette voix, qu'est-ce que c'est, on se sauve quand j'arrive ? C'est une chose qui ne se fait pas ! Halte-là, mes poulettes ! vous m'appartenez par droit de conquête ! nous allons faire ensemble plus ample connaissance, et, pour commencer, je vais vous embrasser toutes les deux....

Le misérable, joignant l'action aux paroles, étendit les bras et prit par la taille Pauline et madame Audoin qui, parvenues au comble de l'épouvante, se serraient l'une contre l'autre en tremblant....

La gouvernante fit une tentative désespérée pour crier de l'aide, mais sa voix expira dans sa gorge contractée....

Pauline se débattait en gémissant sous l'étreinte de Sauvageon et s'efforçait de se dégager.

— Des manières ! reprit ce dernier, à quoi que ça sert avec moi ! bas les armes, mes petites chattes ! j'ai dit que je vous embrasserais, et je vous embrasserai.... et si ce n'est pas de bon gré, ça sera de force, j'en fais serment par tous les diables !

L'excès du désespoir, de l'effroi et de la honte ranima Pauline. Elle eut la force de crier à deux reprises :

— Au secours ! au secours !

Sauvageon répondit par un éclat de rire farouche.

— Egosillez-vous, la belle ! continua-t-il. Criez, appelez, passez-vous en la fantaisie si ça vous amuse ! je m'en moque pas mal ! la route est déserte. Personne ne viendra.... et d'ailleurs, si quelqu'un arrive, tant pis pour lui, je le tuerai comme une mouche ! Ah ! vous ne me connaissez pas.... je suis bon enfant tant que ça va comme je veux ; mais pour peu qu'on me résiste, faut changer de gamme.... je deviens terrible....

— Monsieur, au nom du ciel, ayez pitié de nous ! balbutia madame Audoin.

— Nous vous implorons, monsieur, dit Pauline à son tour, nous sommes à vos genoux !.... au nom de votre mère, soyez miséricordieux pour deux femmes....

— Tiens ! tiens ! tiens ! reprit Sauvageon avec un nouvel éclat de rire, heureusement qu'elles ont parlé toutes les deux ! sans ça, j'allais être volé ! ce que c'est pourtant quand on n'y voit goitte ! j'ai sous la main une chouette et une jeune colombe.... au diable la chouette et à moi la colombe !

Il repoussa brutalement madame Audoin, qui tomba presque inanimée sur le sol ; puis, saisissant dans ses bras Pauline, malgré sa résistance désespérée et malgré les coups de ses faibles mains, il l'enleva de terre et fit mine de s'éloigner en l'emportant.

— Mon Dieu ! cria la jeune fille, dont la raison chancelait de nouveau et qui se sentait mourir, mon Dieu, ne viendrez-vous

point à mon aide ? Oh ! mon père, mon père, n'enverrez-vous pas un défenseur à votre enfant ?

— Qui donc appelle à l'aide ? qui donc a besoin d'un défenseur ?....

Cette intervention inattendue parut providentielle à la jeune fille, déjà presque évanouie, et la ranima.

— On outrage des femmes ! répondit-elle. C'est Dieu qui vous envoie pour nous défendre.... pour nous sauver !....

— Au large ! hurla Sauvageon, et qui que vous soyez, si vous tenez à la vie, croyez-moi, ne vous mêlez pas de mes affaires.

On entendit ce bruit particulier produit par une épée qui siffle en sortant du fourreau.

En même temps l'inconnu, qui n'était autre que Lascars, répliqua d'une voix indignée et pleine de menaces :

— Au large vous-même, misérable ! hâtez-vous de fuir ! il y a un homme en face de vous, et vous êtes un lâche, puisque vous insultez les femmes !

— Pour la dernière fois, dit Sauvageon, prenez garde !....

Lascars ne répondit que par un éclat de rire sardonique.

Sauvageon dénoua l'étreinte qui retenait Pauline captive. La jeune fille, se sentant libre, poussa une exclamation de joie et courut se réfugier derrière son défenseur improvisé.

Sauvageon, de son côté, fit le geste de tirer de sa ceinture un couteau et bondit vers Lascars qui l'attendait de pied ferme et qui soutint le choc sans broncher....

Alors s'engagea entre ces deux hommes une lutte corps à corps d'autant plus formidable en apparence qu'elle était plus inoffensive en réalité, et que les adversaires, tout en ayant grand soin de se ménager réciproquement, ne négligeaient rien pour donner à la rixe une apparence farouche et dramatique....

Pendant ce simulacre de combat qui se prolongea pendant plusieurs minutes, Pauline et madame Audoin tremblaient de voir succomber le généreux inconnu qui s'était constitué leur chevalier, et qui pour elles jouait sa vie contre le couteau d'un lâche assassin. Pauline et la gouvernante, disons-nous, faisaient retentir l'air de leurs cris les plus aigus, et appelaient à l'aide de toute la force de leurs poumons ranimés.

Ces clameurs amenèrent un résultat auquel, assurément, ni Lascars, ni Sauvageon ne pensaient.

La scène de violence que nous racontons se passait à une faible distance des bâtiments de la ferme.

La porte charretière s'ouvrit tout à coup ; des clartés vives, succédant sans transition aux ténèbres opaques, inondèrent la route, et trois vigoureux garçons, suivis de la fermière elle-même, s'élançèrent au dehors avec une ardeur incomparable.

Deux d'entre eux portaient des lanternes et brandissaient des fourches. Le troisième tenait un vieux mousquet rouillé.

— Alerte ! dit tout bas Lascars à Sauvageon, joncez des jambes.... il n'est que temps !

L'ex-cabaretier des Lapins ne se fit pas répéter deux fois cette prudente recommandation. Il tourna sur ses talons et prit la fuite en agitant au-dessus de sa tête le long couteau inoffensif dont il était armé.

Il espérait que la vue de ce formidable coutelas tiendrait à distance les assaillants et refroidirait leur zèle....

Il n'en fut rien, malheureusement pour lui ! Les trois garçons de ferme prenaient au sérieux leur rôle de justiciers. Ils voyaient d'ailleurs que le nombre et la force étaient pour eux, en même temps que le bon droit, et ils commencèrent la poursuite avec une rapidité de funeste augure pour l'infortuné qui, cette fois encore, sans doute, allait porter la peine immédiate de sa coquinerie....

Le péril était réel, il était imminent ; Sauvageon le comprit et redoubla de vitesse, mais ses persécuteurs avaient des jambes de cerfs, et, de seconde en seconde, le fugitif, comme le lièvre sur ses fins qui sent la meute lui souffler au poil, s'apercevait d'une notable diminution de distance entre lui et les jeunes paysans....

Cette distance devint bientôt si courte que les pointes acérées des fourches traversèrent les vêtements de Sauvageon et firent connaissance avec ses reins.

— Ces gens-là ne voudront entendre à rien ! se dit-il, ils vont me tuer comme un chien enragé !.... je n'ai qu'une ressource, c'est de gagner l'eau.... la rivière les arrêtera peut-être....

Aussitôt il quitta la route ; il gagna le sommet de la berge, et en quelques élan, avec cette force nerveuse que donne le désespoir, il descendit d'un seul bond le talus rapide, et, hale-tant, suffoqué, n'en pouvant plus, il se précipita dans la Seine et fit un plongeon....

Les trois paysans, prodigieusement déçus, restèrent immobiles sur le bord. Ni les uns ni les autres ne savaient nager, et leur proie leur échappait !....

— Volontiers ils se seraient pris aux cheveux pour se punir de leur insuccès....

— C'est-il, en vérité, Dieu possible de laisser filer un pareil gredin, quant on le tient si bien que nous le tenions ! s'écria l'un d'eux en frappant du pied ; aussi, c'est ta faute, grand dadas de Nicolas que tu es ! pourquoi donc que tu n'as pas tiré dessus ? à quoi que ça te servait d'avoir un fusil, puisque tu n'étais point tant seulement capable de t'en servir ?

— Tais ton bec, Bonaventure, répliqua Nicolas pris à partie, j'ai cru, moi, que vous lui feriez son affaire à vous deux avec vos fourches ! fallait prévenir que vous ne saviez courir non plus que des limaces.... je comptais sur vous comme sur une bête, mais, si c'était à refaire, on verrait....

Bonaventure poussa un cri.

— Qu'équ'il y a ?.... demandèrent vivement les deux autres garçons de ferme.

— Le voilà.... répondit Bonaventure.

— Où ?

— Là-bas.... tenez.... tenez.... voyez-vous sa tête ?....

— Oui.... oui.... ça pourrait bien l'être de tout de même, c'est sa tête pour sûr, nage-t-il crânement, ce matin-là ! dirent les paysans convaincus.

Sauvageon, en effet, après avoir glissé entre deux eaux pendant quelques secondes, venait de réapparaître à une distance de vingt-cinq ou trente pas, pour reprendre haleine.

— Attention ! fit Nicolas, je ne vous dis que ça, mes compères.... vous allez voir ce que vous allez voir !

Il épaula son vieux mousquet, il visa longuement et il appuya sur la détente.

Sa charge était énorme ; une traînée de feu raya les ténèbres ; une détonation formidable se fit entendre dans le silence de la nuit, et Nicolas fit la grimace en secouant son épaule poussée par le recul du mousquet.

— Il en tient ! crièrent à la fois les trois paysans, en étendant leurs mains vers le fleuve, dans la direction de Sauvageon.

Ce dernier venait de pousser un gémissement sourd, ses bras battaient l'eau qu'ils faisaient jaillir avec violence autour de

son corps ; il tournait convulsivement sur lui-même comme un marsoin qui fait la roue....

Cette agitation suprême ne dura d'ailleurs que la vingtième partie d'une seconde, puis le bandit devint immobile et disparut dans les profondeurs de la Seine.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

L'aérostat dirigeable électrique

L'électricité, qui a apporté à l'industrie moderne tant de ressources nouvelles, est peut-être à la veille de nous donner la solution du grand problème de la navigation aérienne. Dès l'année 1881, M. Gaston Tissandier, frappé des avantages que les nouveaux moteurs dynamo-électriques présentent au point de vue aérostatique, absence de feu, constance du poids, légèreté, facilité de mise en marche, avait fait fonctionner à l'exposition d'électricité un petit aérostat dirigeable électrique. Depuis cette époque, il a construit un nouveau modèle de pile légère au bichromate de potasse qui, sous un faible poids, et pendant un temps court, peut avoir un débit considérable. Bientôt après, M. Albert Tissandier étudiait spécialement le mode de construction d'un grand aérostat allongé, offrant les conditions indispensables de stabilité dans l'atmosphère et de légèreté. Les deux frères se sont associés pour installer à Auteuil un grand atelier aérostatique, où vient d'avoir lieu la belle expérience que nous allons décrire et qui marquera assurément une ère nouvelle dans l'histoire de la navigation aérienne.

L'aérostat proprement dit a une forme semblable à celle des ballons de M. Giffard et de M. Dupuy, de Lôme ; il a 84 pieds de longueur de pointe en pointe, et 30 pieds de diamètre au milieu. Il est muni, à sa partie inférieure, d'un cône d'appendice terminé par une soupape automatique. Son volume est de 3,120 pieds cubes.

Ce ballon a été construit par M. Albert Tissandier, qui a très heureusement remplacé le filet ordinaire par une housse de suspension formée de rubans, cousus suivant épure géométrique à des fuseaux longitudinaux.

La housse de suspension est fixée sur les flancs de l'aérostat, à deux brancards latéraux flexibles, qui en épousent complètement la forme, de pointe en pointe, et empêchent les déformations du système. A la partie inférieure de la housse, des pattes d'oie se terminent par vingt cordes de suspension qui s'attachent aux quatre angles supérieurs de la nacelle.

La nacelle a la forme d'une cage ; elle a été construite, à l'aide de bambous assemblés, consolidés par des cordes et des fils de cuivre, recouverts de gutta-percha.

Les cordes de suspension sont reliées horizontalement entre elles par une couronne de cordage située à 6 pieds au-dessus de la nacelle.

Les engins d'arrêt, pour la descente, guide-rope et corde d'ancre sont attachés à cette couronne, qui répartit également la traction à la descente. Le gouvernail, formé d'une grande surface de soie non vernie, maintenue à sa partie inférieure par un bambou, y est aussi adapté à l'arrière.

La nacelle renferme le moteur, formé de vingt-quatre éléments de pile à bichromate de potasse, actionnant une machine dynamo Siemens, à laquelle est fixée l'hélice de propulsion, qui s'y trouve reliée par l'intermédiaire d'une transmission à engrenage. Le moteur a une force équivalant au travail de 15 hommes, et imprime à l'hélice, qui a environ 9 pieds de diamètre, une rotation de 180 tours à la minute.

Le gonflement de l'aérostat a eu lieu le 8 novembre, à l'aide d'un grand appareil à gaz hydrogène construit par M. Gaston Tissandier. Cet appareil produit un gaz très pur, qui n'a pas moins de 2½ livres de force ascensionnelle par 3 pieds cube.

MM. Tissandier frères se sont élevés lentement à 3 h. 20 m. de l'après-midi, aux applaudissements de nombreux spectateurs. Notre gravure représente l'aérostat électrique au moment du départ. Quelques minutes après le départ, on a vu l'aérostat emporté par un vent assez vif à près de 400 pieds d'altitude ; mais l'hélice a été mise en mouvement, et quand le navire aérien faisait face au courant aérien, il restait immobile et aurait pu remonter même ce courant, si des mouvements giratoires, déterminés par le jeu du gouvernail, n'avaient gêné les manœuvres. Malgré ces mouvements giratoires, l'aérostat électrique a séjourné longtemps au-dessus du Bois de Boulogne, puis on l'a vu descendre le courant aérien, et il a pu alors être facilement dévié à droite et à gauche de la ligne du vent, sous l'action du propulseur et du gouvernail. La descente, très heureusement accomplie, a eu lieu à 4 h. 35 m., à Croissy-sur-Seine.

Cette première expérience est des plus encourageantes ; le nouvel aérostat électrique, dans de nouveaux essais, sera amélioré dans quelques-unes de ses parties ; il pourra être muni d'un moteur plus puissant, car dans son ascension du 8 novembre, il avait un excès de lest considérable ; nous espérons que par le temps calme on le verra se diriger complètement dans tous les

sens. MM. Tissandier se préparent à reprendre leurs expériences pour la belle saison nouvelle : on ne saurait trop les encourager dans une voie qui promet d'être féconde en grands résultats.

L'ouragan de la Martinique

Le 3 novembre, un coup de vent terrible s'abattait sur la Martinique. La mer des Antilles, à la fin de l'hivernage, est exposée à ces ouragans. Cette belle île, aux rives si accidentées, a été dévastée par le sinistre. Mais un point qui a particulièrement souffert, c'est la ville et la rade de Saint-Pierre. Un de nos dessins en donne une vue prise d'après nature par notre correspondant, au moment où la tempête déployait ses plus grandes fureurs. A gauche, la ville et le phare éclairant de ses feux les vagues mugissantes et déchaînées ; derrière la ville, la montagne escarpée, au pied de laquelle elle est assise et que voile à moitié en ce moment un rideau de pluie ; à droite, la mer couverte d'écume et de débris, les navires chassant sur leurs ancres et s'entraînant les uns les autres pour venir se briser à la côte. Spectacle saisissant. Heureusement, les victimes ont été peu nombreuses, trois seulement : une petite fille et deux marins—ce qui est peu pour tant de naufrages ; mais toute la population s'était portée aux secours des malheureux que mettaient en péril les éléments déchaînés, et, à force de dévouement, les disputant à une mort certaine, les lui avait presque tous arrachés.

SCIENCES

En Angleterre, on remplace le fer et le bois par le fer, dans la construction des ponts.

Un officier de l'armée anglaise a inventé une allumette à l'épreuve de l'humidité. Pour cela, le phosphore est recouvert d'une couche de parafine solidifiée.

On fait disparaître l'odeur de la peinture en mettant dans l'appartement un sceau d'eau, dans lequel on hache quelques oignons.

On avait déjà les charrues à vapeur ; maintenant nous avons les charrues électriques. L'expérience a eu lieu à Munich et a parfaitement réussi. La force motrice était à 40 milles de distance.

On dit que les nids de guêpes sont susceptibles de prendre feu par l'action chimique de la cire sur l'enveloppe. Ce serait un moyen d'expliquer beaucoup d'incendies de la nature desquels, jusqu'à présent, on n'avait pu se rendre compte.

Il y a en Europe 161 villes pourvues de téléphones ; il y en a de plus sept en Asie, quatre en Afrique, 126 en Amérique et quatre en Australie. Il y a, en Amérique, une moyenne de 374 souscripteurs par ville, et seulement 187 en Europe.

Trois jours avant le terrible cyclone qui a fait tant de ravages dans les Antilles, on a observé, au Poil-au-Prince, que le soleil, à son coucher, prenait une teinte bleue très prononcée. Était-ce un signe précurseur ? Dans tous les cas, ce rare phénomène a été suivi de l'autre tout aussi étonnant.

Un savant allemand—ces choses-là n'arrivent que dans leur pays—s'engage à renouveler le phénomène de l'Homme à l'oreille cassée. Il promet de rendre à la vie, après deux ans de sommeil, la personne qui aura consenti à se soumettre à ses expériences de congélation. Comme il n'a pas encore trouvé de sujet, il s'est adressé au gouvernement suédois pour en obtenir un condamné à mort, sur qui il pût opérer. Ce savant s'appelle Gruselbach, et est professeur de chimie à l'Université d'Upsala.

NÉCROLOGIE

Décédée, la semaine dernière, à Fraserville, madame Marie-Louise-Séverine Pacaud, épouse de l'hon. juge Henri Taschereau.

Madame Taschereau avait atteint l'âge de trente-neuf ans. Elle était fille de M. E.-L. Pacaud, avocat, d'Arthabaskaville, et sœur de madame Caron, épouse de l'hon. juge Caron.

Les funérailles ont eu lieu samedi, à Arthabaskaville. Nous offrons nos condoléances à l'hon. juge Taschereau.

L'ÉPONGE

Qui d'entre nous, pour sa toilette, n'a de beaucoup préféré à la primitive serviette dont on imbibait l'un des coins, ce végétal de l'ordre des polypes que nous rencontrons sous les formes les plus diverses et les plus baroques, vases, boules, entonnoirs, bouquets, éventails, sur toutes les toilettes possibles, à tous les rangs de la société ?

L'éponge, que l'on classe au rang des zoophytes par le fait même de sa composition chimique, fut longtemps considérée par les anciens comme un animal vivant ; elle se reproduit, comme les algues, au fond de la mer. Les œufs, munis de cils vibratoires, se dirigent vers l'endroit où ils peuvent fructueusement se fixer, s'accrochent solidement à un rocher et s'y creusent une cavité qui deviendra plus tard un important point d'attache.

L'éponge, n'est point utilisée telle qu'on la recueille au sein des ondes ; il faut la blanchir avant de la livrer au public pour la débarrasser de son enveloppe gélatineuse et du suc d'odeur vireuse qu'elle contient.

Pour ce faire, on met les éponges tremper pendant cinq ou six jours dans l'eau froide, souvent renouvelée, en ayant soin de les presser chaque fois ; puis on les soumet à un bain d'acide chlorhydrique étendu de vingt fois son volume d'eau, pendant une période de vingt-quatre heures ; lavées ensuite à l'eau pure, elles sont de nouveau et à plusieurs reprises plongées dans l'acide sulfureux, exposées à un courant d'eau pure et mises à sécher : elles sont ensuite blanchies au chlore et vendues aux consommateurs.

L'éponge se durcit-elle sous l'action de l'eau et de l'air ? Vous lui rendez sa souplesse désirable en l'imbibant d'un peu de glycérine. Désirez-vous l'assainir ? Imprégnez-la d'une dissolution de quatre parties de permanganate de potasse dissoute dans cent parties d'eau, soumettez-la à une solution d'acide sulfureux et lavez à grande eau.

Les plus estimées sont celles de Syrie, de Grèce et de Venise ; les meilleures se pêchent sur les côtes de Tripoli ; le monopole de cette pêche appartient presque exclusivement aux Syriens.

« Les pêcheurs d'éponges, écrit Maurice Gardot, sont d'une nature particulière.

« Presque amphibies, ils sont, dès leur enfance, endurcis aux travaux et aux privations qu'impose cette pêche. Ils se nourrissent à peu près exclusivement de poisson et de thon. Ils boivent de l'eau, et quelle eau !... corrompue presque toujours et conservée, à bord, dans un réservoir de pierre que des bateaux spéciaux venant de la côte remplissent de temps à autre.

« Malgré les fatigues extraordinaires, malgré cette hygiène d'anachorète, tous les plongeurs sont vigoureux. Quant au moral, il est excellent et ce sont, paraît-il, les hommes les plus gais de la terre. Ils prennent leur rude métier par le bon côté, et, la philosophie aidant, ils se déclarent très satisfaits de la nécessité qui les oblige parfois à s'enfouir à 150 pieds sous l'eau et à y rester jusqu'à 80 secondes. Ils ne se préoccupent point des accidents qui arrivent fréquemment dans ces parages sous-marins, des luttes qu'ils ont à soutenir avec quelques monstres, du sang qui jaillit du nez, des oreilles et même des yeux, lorsqu'ils remontent à l'air après un séjour prolongé sous l'eau. Ce sont choses futiles !... Parfois, rarement toutefois, un des leurs succombe, soit au fond de l'Océan, soit par suite de leurs fatigues. Mais qu'importe ! Ils font bon marché de la vie, et c'est à peine s'ils accordent une pensée à ceux qui disparaissent. C'est leur pain quotidien, c'est celui de leur famille qu'il s'agit d'arracher au sein des abîmes. Ils y vont !... »

Quand vous achèterez vos éponges, pensez quelquefois aux dangers qu'ont courus pour vous les procurer les pauvres pêcheurs de Bastrouin, en échangeant ces indispensables végétaux contre les objets de première nécessité, les vêtements, l'huile, les fruits, les grains.

* *

La pêche des éponges a pris, depuis deux ans, un développement considérable, 723 bateaux, dont 183 munis de scaphandres, sont employés à cette pêche. Chaque bateau a de cinq à sept hommes d'équipage. Ces bateaux se rattachent presque tous aux ports d'Hydra, d'Egine, de Cranidi, d'Hermione et de Trikeri.

La saison de la pêche commence en avril et finit en août. Les bateaux munis de scaphandres se rendent sur les côtes de la Tunisie et de la Tripolitaine, les autres, munis de plongeurs, pêchent les éponges dans les mers de la Grèce et jusqu'en Crète.

Le produit total de cette pêche, pour la dernière campagne, a été évalué à 2,400,000 francs. La plupart des fines éponges, éponges de choix, sont pêchées par les plongeurs. Les grosses éponges par les scaphandriers, dans les mers des côtes septentrionales de l'Afrique, surtout à Sfax.

Une grande partie des produits de cette pêche est exportée à Marseille et en Angleterre.



ASPECT DE LA RADE DE SAINT-PIERRE PENDANT L'OURAGAN DU 3 SEPTEMBRE, A LA MARTINIQUE

NOUVELLES DIVERSES

—M. L.-A. Sénécals est de retour en Canada.

—La fièvre jaune sévit à San-Francisco.

—On appréhende, en Angleterre, une grève générale des tisserands.

—Le Japon va être bientôt ouvert en entier au commerce étranger.

—Plusieurs loups-marins ont été aperçus, ces jours-ci, sur la rivière Saint-Charles.

—Roux de Fraissinet, un grand banquier, à Paris, est en faillite pour 18,000,000 de francs.

—L'université normale, le plus bel édifice de l'Etat de l'Illinois, a été détruit par le feu.

—Plusieurs volcans éteints, sur l'isthme de Panama, viennent d'entrer en activité.

—La ville de Roubaix, en France, a failli être détruite par une conflagration.

—Nous apprenons que M. Léon Ledieux, de la *Minnerva*, a été nommé professeur de dessin à main levée à l'école des Arts de Montréal.

—La ville d'Albany, dans le comté de Green, E.-U., a été presque complètement détruite par le feu il y a quelques jours.

—Un jeune cultivateur de St-Lazare, comté de Bellechasse, s'est tué accidentellement en tombant de sa voiture.

—L'abattoir de l'est est fermé depuis déjà quelque temps et l'abattoir de l'ouest fermera après Noël, de sorte que les bouchers ne sauront plus où abattre leurs animaux.

—Il vient d'être reçu des Etats-Unis \$17,500 de contribution au fonds Parnell, à Dublin. De cette somme l'état de New-York a fourni \$5,000.

—Deux mille employés de chemins de fer sont en grève à la Nouvelle-Orléans. Mille hommes sont venus de New-York pour remplacer les grévistes.

—Un projet de loi sera déposé à la prochaine session du congrès américain à l'effet de mettre le bois et le sel sur la liste des articles admis en franchise aux Etats-Unis.

—Le gouvernement de Madrid a ratifié le décret interdisant aux propriétaires cubains le droit de battre leurs esclaves nègres à coups de bâtons.

—Les missionnaires mormons font tant de prosélytes en Angleterre que les sociétés bibliques demandent qu'ils soient arrêtés et traduits devant les tribunaux.

—L'archevêque de Namur vient d'être créé cardinal et primat de Belgique. Cette nomination facilitera, dit-on, l'entente entre ce pays et le Vatican.

—Jugement a été rendu à Arthabaskaville dans l'élection de Mégantic. L'élection a été annulée et M. Fréchette déqualifié.

—Un nommé Matthews, rédacteur du *Courrier de Tyrone*, Irlande, a été arrêté pour avoir voulu soulever les Orangistes contre les Irlandais catholiques.

—Le gouvernement anglais a prohibé les assemblées convoquées par les Orangistes et les Irlandais catholiques à Newry, pour dimanche prochain.

Le Pape, dit une dépêche de Rome, a résolu de mettre un terme aux spéculations qui ont marqué, dans le passé, la gestion des biens temporels de l'Eglise aux Etats-Unis.

—On écrit de Bettencourt-Rivière (Somme) France, qu'un troupeau de moutons, composé de quarante têtes environ, a été littéralement broyé par le train partant de Longpré, se dirigeant sur le Tréport.

—Les soumissions pour les travaux de peinture et réparations au bureau de poste de Montréal ont été ouvertes au département des travaux publics, mais le contrat n'a pas été donné.

—Les évêques américains à Rome ont fini leur conférence avec la Congrégation de la Propagande. Ils se déclarent satisfaits. Un banquet leur sera donné le 8 décembre et ils s'embarqueront le 10 de ce mois pour retourner dans leurs diocèses respectifs.

—Un triste accident est arrivé à Farndon, P. Q., sur le chemin de fer South-Eastern. Une locomotive allant au nord a frappé et tué instantanément un homme nommé Choinière, qui marchait sur la voie. Le défunt était marié et père de famille.

—M. Sabourin, un Français, qui demeurait à envi-

ron trois milles de West-Farnham, P. Q., a été écrasé par un convoi de chemin de fer à ce village et tué instantanément. Il était âgé d'environ trente-cinq ans. Il avait femme et enfants.

Un télégramme de Rome constate que l'on dit que le Vatican ne renouvellera pas les négociations avec l'Allemagne, tant que celle-ci n'aura pas fait droit aux demandes du Saint-Siège, relatives à la question de l'instruction des prêtres.

On a choisi la ville de St-Jean, Dorchester, comme le site de l'école militaire pour la province de Québec. Les anciennes casernes seront utilisées pour cet effet, et on a déjà commencé à faire les réparations nécessaires. Les travaux ne pourront pas être terminés avant le printemps prochain.

—Nous trouvons ce décès dans un journal de Nevers, France : "Hier soir est décédée à Moulins-Engilbert (Nièvre), France, âgée de près de cent dix-huit ans (étant née le 21 avril 1766), Mme Jeanne-Louise Pidault, fille de Léger Pidault et de Pierrette Guyot, veuve de Jean-Georges, et bisaïeule de M. Amable-Louis Coulot, greffier de la justice de paix de cette ville."

—Mgr Thomas, évêque de Larochelle, est promu à l'archevêché de Rouen, vacant par la mort de Mgr le cardinal de Bonnechose. Mgr Jacquenet, évêque de Gap est nommé à l'évêché d'Amiens en remplacement de Mgr Lamazou, décédé. M. Gouzot, chanoine titulaire, curé de l'église cathédrale de Périgueux, est nommé à l'évêché de Gap, en remplacement de Mgr Jacquenet, transféré à l'évêché d'Amiens.

—Les mères ignorent combien d'enfants meurent par suite du manque d'attention à suivre les instructions recommandées quand ils sont malades. Une dame disait l'autre jour : Si les mères savaient le bien que produit quelques doses des Amers de Houblon données aux enfants, elles n'hésiteraient certainement pas.

DE TOUT UN PEU

On vient d'être témoin, sur la côte du Mexique, près de Vera-Cruz, d'une pluie de petits poissons, d'une espèce inconnue dans le voisinage. On a constaté qu'une pluie de ce genre, dans le pays de Galles, il y a quelques années, devait venir d'au moins 30 milles.

Le Sultan de Turquie est d'opinion qu'il n'y a pas de petites questions dans son royaume. Il vient de rendre un décret sur la toilette des femmes, dans lequel il insiste sur l'épaisseur du voile qui devra rendre la figure parfaitement invisible.

La reine Isabelle monta sur le trône d'Espagne le 29 septembre 1833. Elle abdiqua ce trône et se réfugia en France le 29 septembre 1868. Et son fils Alphonse a été insulté dans les rues de Paris le 29 septembre 1863. Voilà qui encouragera les superstitieux.

Au Séminaire des Missions Etrangères, rue du Bac, Paris, où les missionnaires apprennent les langues asiatiques, il y a, dans une chambre, des tableaux horribles, représentant les cruautés exercées par les idolâtres sur les anciens élèves du séminaire. Les néophytes sont obligés d'étudier ces peintures afin de fortifier leurs nerfs, et cette épreuve n'est qu'une entre mille qu'on leur fait subir.

"Le soleil est âgé de 15 millions d'années, et il vivra encore 15 millions d'années." Ce fait calmera beaucoup d'anxiété et d'alarmes. L'impression générale était que le soleil n'avait plus que 14 millions d'années à vivre. Le soleil porte son âge lestement. Les plus anciens habitants affirment qu'il ne paraît pas plus vieux d'un jour qu'il le paraissait il y a 65 ans.

Une profession ancienne déjà, mais jusqu'à présent considérée comme de peu d'importance, vient de recevoir un nouvel essor en Europe ; c'est celle de l'électicien.

Le développement des télégraphes, des téléphones, le nombre d'applications nouvelles que va bientôt recevoir l'électricité devront exiger un grand nombre d'employés, qui ne seront plus de simples mécaniciens, mais des ingénieurs et des hommes de science.

Nous avons trop de médecins, d'avocats et de notaires ; pourquoi nos jeunes gens ne se livreraient-ils pas à l'étude de cette grande science de l'électricité, qui sera certainement la science par excellence de l'avenir ?

En vente les 13 volumes de *L'Opinion Publique*, à des prix très raisonnables.

S'adresser au bureau du journal, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Recette pour avoir la paix au logis

Une femme vint un jour trouver saint Vincent Ferrer, se plaignant amèrement des sévices de son mari et demandant un secret pour faire régner la paix dans son foyer. Le saint la laissa verser abondamment le flot de sa bile et lui dit :

—Allez trouver le frère portier de notre couvent et faites-vous donner dans un vase de l'eau du puits qui est au milieu du cloître. Lorsque votre mari rentrera à la maison, prenez aussitôt une gorgée de cette eau et gardez-la longtemps dans votre bouche sans l'avaler, je vous assure que votre mari ne s'irritera plus, mais deviendra doux comme un agneau.

La femme fit comme le saint avait dit.

Quand le mari rentra, il commença à s'emporter en paroles violentes : la femme, ayant la bouche pleine d'eau, ne répondit pas ; le mari se tut bientôt, et au bout de quelques jours il fut fort émerveillé de trouver sa femme si patiente ; il remercia Dieu d'avoir changé son cœur et fermé sa bouche.

La femme, ravie du changement, retourna vers le saint et le remercia de son remède. Vincent lui dit :

—Le remède que je vous ai enseigné, ma fille, ce n'est pas l'eau du puits, mais le silence ; vous irritiez votre mari par vos réponses ; mais en vous taisant, vous l'avez apaisé. A l'avenir, gardez le silence et vous aurez toujours la paix au logis.

Il paraît que le fait est passé en proverbe et qu'on répond, en Espagne, à une femme qui se plaint de son mari :

—Remplissez votre bouche d'eau, et il vous arrivera ce qu'a dit saint Vincent.

LES ECHECS

Montréal, 6 décembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

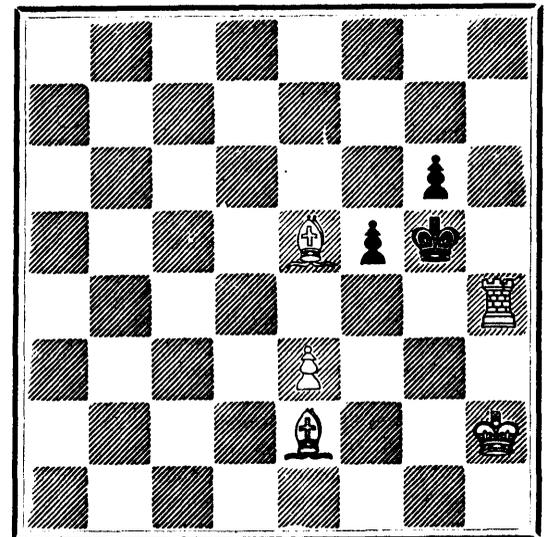
SOLUTIONS JUSTES

No 381. — MM. S. Tardieu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec ; C. H. Provost, Ottawa ; E. L., Trois-Rivières ; Honoré M. Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal ; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke ; L. I. Tougas, Toronto ; H. Gagnon, Québec ; J.-T. Boivin, Saint-Jérôme ; P.-J. D., Montréal.

PROBLEME No. 382

Composé par M. M.-J. MURPHY, Québec

NOIRS.—3 pièces



BLANCS.—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 4 coups

SOLUTION DU No. 381

Blancs	Noirs
1 D 3e FD	1 R pr. C
2 F 5e FR	2 Ad libitum
3 D fait échec et mat.	
	Si : 1 P 4e R
2 F 7e D	2 R pr. C
3 D 3e D, échec et mat.	
	Si : 1 P 3e R
2 F 3e FR, échec	2 R 4e F
3 D 6e FR, échec et mat.	

Battle Creek, Mich., 1879.

Messieurs.—Ayant souffert pendant plusieurs années de dyspepsie et de débilité générale, sur l'avis de mon médecin j'ai fait usage des Amers de Houblon, et aujourd'hui je suis guéri.

THOS. S. KNOX.

Naissance

Au village St-Jean-Baptiste, le 30 novembre dernier, la dame du docteur A. Vilbon, un fils.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 18 novembre

GRAVURES : Toilette en soie bleue.—Toilette noire.—Dormeuse en peluche.—Bande au point de marque.—Aumônière.—Prie-Dieu.—Deux dentelles guipures.—Pèlerine en velours.—Pèlerine en lingerie.—Parure jabot.—Deux cols parures.—Col-gilet.—Manteau-redingote.—Visite.—Manteau de drap.—Toilette grise (devant et dos).—Toilette en drap bleu (devant et dos).—Costume d'intérieur.—Toilette en soie.—Costume de ville (devant et dos).—Quatre chapeaux.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Les richesses de Mme Fortuné (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Oignons glacés.—Revue des magasins et de l'industrie.—Patrons coupés.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

PATRONS ET BRODERIES. — 1er Côté. Patrons : Corsage de la toilette en drap bleu.—Corselet.—Corsage de la toilette grise.—Jupe ronde de la toilette grise. 2e Côté. Broderies : Bordure de drap de lit.—Entre-deux.—Bordure de taie d'oreiller.—Prie-Dieu.—Broderie pour rideaux.—Coin au plumetis.—Garniture.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 17 novembre

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : Beaux-Arts ; Bercy ; l'appel des balayeurs ; Au banquet du Lord Maire ; L'incendie de Nantes ; l'art japonais.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Le Monde financier.—Récréations de famille.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Novembre, tableau de M. Jenoudet.—Paris : le vieux Bercy.—L'appel des balayeurs.—Londres : Au banquet du Lord Maire.—Religieuse en prière, tableau de M. Henner.—Nantes : Incendie de la rue du Calvaire.—Les livres illustrés : gravures extraites de l'Art japonais.—Echecs.—Rébus.

PERDU ET GAGNÉ

CHAPITRE I

Je suis tombé malade il y a un an des fièvres bilieuses.

Mon médecin déclara que j'étais guéri, mais j'eus une rechute, accompagnée des douleurs aiguës dans le dos et les reins.

Je ne pouvais marcher. Je diminuai

de 228 livres à 120 ! Je m'étais fait soigner pour le foie, mais sans aucun soulagement. Je crus n'avoir plus que quelques mois à vivre ; alors je commençai l'usage des Amers de Houblon, immédiatement mon appétit devint meilleur, et tout mon système se trouva changé comme par enchantement, et, après avoir employé quelques bouteilles je suis plus fort et pèse plus qu'avant. Essayez les Amers de Houblon. Je leur dois la vie.

R. FITZPATRICK.

Dublin, 6 juin 1882.

Comment l'on devient malade.—En s'exposant trop le jour ou la nuit, en mangeant trop et sans prendre d'exercice—trop travailler sans repos, toujours se purger—et surtout trop faire usage de tous les remèdes de charlatans annoncés à grands frais.—Pour vous remettre essayez les Amers de Houblon.

VARIÉTÉS

On sait que la Chambre est saisie d'un projet de loi ayant pour objet de supprimer la faillite. Taupin ne se tient pas pour satisfait. —Toujours des demi-mesures ! disait-il hier. Ce qu'il faut supprimer, ce sont les créanciers...

La toilette des cimetières : Une jeune veuve attache des journaux au marbre de son époux :

"Le public pourra juger des mérites de mon pauvre défunt en lisant tous ces articles nécrologiques."

Dans un bureau de journal, on parle d'un professeur de chant dont la bêtise est proverbiale.

—Il a du talent, dit quelqu'un et on lui confie volontiers des artistes en herbe....

—En herbe !... s'écrie notre confrère C.... Mais alors, il les mange !....

Réflexion d'un politicien désabusé : On aura beau supprimer tous les despotes, tous les monarques et tous les régnes, jamais on ne pourra se débarrasser du régime... animal !

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 45 Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard. Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

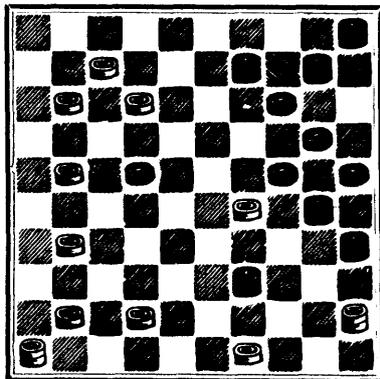
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 46

Composé par M. J. Plagnol

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 45

Blancs — 21 à 17, 46 à 27, 27 à 22, 46 à 41, D 40 à 45, D 45 à 6 pr 7 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forfait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET, Député du Ministre de la Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.



CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 13me jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous :

Les soumissions seront reçues jusqu'à mardi, le quatrième jour de décembre prochain.

Les plans, devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le vingtième jour de Novembre.

Pour les travaux à la tête du canal des Galops, les soumissions seront reçues jusqu'à mardi le dix-huitième jour de Décembre. Les plans et devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le quatrième jour de Décembre.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 octobre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'automne

COMMENÇANT LE 15 OCT. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Table with 2 columns: Station and Time. Rows include Pointe Lévis, Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Metis, Métapédia, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.00 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral" qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soussignés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRER

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13 1/2 pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminer le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 1000 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Address: STREVEN & BROS., No. 22, Northford St.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén., P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS.

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 12 presses à vapeur. 1 machine patenée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.